

L'ARCHE *Editeur*

**John ARDEN**

La Danse du sergent Musgrave

Traduit par  
Maurice PONS

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

**L'Arche *Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

JOHN ARDEN

LA DANSE  
DU  
SERGENT MUSGRAVE

(Serjeant Musgrave's Dance)

*Texte français de Maurice Pons*

L'ARCHE  
Rue Bonaparte,  
au 86, PARIS

## PERSONNAGES

SPARKY  
HURST } *soldats.*  
ATTERCLIFFE }  
LE MARINIER.  
LE SERGENT MUSGRAVE.  
LE PASTEUR.  
MRS HITCHCOCK.  
ANNIE.  
L'OFFICIER DE POLICE.  
LE MAIRE.  
LE PREMIER MINEUR (dit LE TRAINARD).  
LE DEUXIÈME MINEUR (dit LE BAGARREUR).  
LE TROISIÈME MINEUR (WALSH).  
UN DRAGON.  
LE CAPITAINE DE DRAGONS.

*L'action se déroule dans une ville d'une région minière du nord de l'Angleterre, il y a quatre-vingts ans environ. C'est l'hiver.*

## PREMIER ACTE

### SCÈNE 1

*C'est le soir, sur un quai, au bord d'un Canal. Hurst et Attercliffe, simples soldats, jouent aux cartes sur un tambour. Sparky, simple soldat, lui aussi, monte la garde, à quelques pas de là. Pour se réchauffer, il se bat les flancs avec les bras. Trois ou quatre lourdes caisses sont entassées sur le quai. Elles sont marquées d'une grosse flèche, insigne du Ministère de la Guerre. Au-dessus des caisses, une lanterne allumée.*

SPARKY :

Brrr... Quel hiver ! La neige, la nuit... Et toujours attendre. Une fois parti, faut avancer... Ça ne vaut rien de s'arrêter en chemin... ça rend le froid plus froid... c'est tout.

*Il chante :*

La route était droite, mais moi j'étais rond.  
Un sergent passe, avec trois lurons.  
Ah ! pour mon malheur c'était les recruteurs  
Ça n'a pas tardé, me v'là dans l'armée !

Brrr... Quel froid ! Ils peuvent parler de la Crimée ! Hé ! Je vous ai jamais raconté l'histoire

du cuisinier de Sébastopol ? Eh bien, il y avait là-bas un sergent de la police, un rouquin, et puis il y avait ce cuisinier, un caporal... alors, lui, pas un cheveu sur le caillou... et alors l'intendant du régiment, justement... Oh bon, ça va ! (*Il s'aperçoit que personne ne l'écoute.*) Qui est-ce qui gagne ?

HURST :  
C'est moi.

ATTERCLIFFE :  
Non, tu ne gagnes pas. J'abats les piques ! Le Valet, le Roi, et l'As ! Ça fait un shilling. Donne-le.

HURST :  
C'est bon. A toi de faire. Ah non ! c'est à moi. Voyons si je me sors deux, trois bonnes cartes, pour une fois. Là ! Une, deux, trois, quatre, cinq...

*Il distribue les cartes.*

SPARKY :  
Combien de temps il va nous faire attendre ici. Je voudrais y être déjà sur ce bateau ! Je me demande ce qui a pu arriver à notre Sergent. Pourquoi il vient pas nous commander de partir. Et qu'on s'en aille, Bon Dieu !

ATTERCLIFFE :  
A l'heure qu'il a dit, il sera là, Jacques le Noir. Sa vie est réglée au clairon et au tambour. Tu l'as déjà vu en retard, le Sergent ?

SPARKY :  
Non.

*Il chante :*

Amis, qu'il fait bon, qu'il fait bon désertier  
Adieu sergent ! Vive la Liberté !

ATTERCLIFFE, *ferme* :  
T'as rien d'autre à chanter que celle-là.

SPARKY :  
Pourquoi pas ? C'est la vérité...

*Il chante :*

J'avais une amie, au Juge elle m'a vendu  
Le matin venu, j'étais déjà pendu.

HURST, *jetant ses cartes et se levant, hors de lui* :

Tu vas la fermer ? Ou il faut te la rentrer dans la gorge, ta sacrée chanson ? C'est un coup à nous flanquer la poisse ! Il t'a dit de ne pas chanter, alors, tais-toi, Bon Dieu.

*Il regarde tout autour de lui, avec inquiétude.*

SPARKY :  
Y'a personne pour nous entendre. C'est vrai, quoi. On est peinard ici. C'est comme une forteresse. Et je veille, les gars. Je vous protège.

ATTERCLIFFE :  
Alors, fais attention, tu veux ? Et veille.

SPARKY :  
Ah ah ! (*Il reprend sa garde et montre d'un geste les caisses.*) Vous croyez quand même pas qu'il a pu nous entendre, lui ? Après tout... Il me semble que je l'ai entendu rire.

ATTERCLIFFE :

Ça va comme ça, hein ?

SPARKY :

Ça va, toi-même. Qu'est-ce que tu en sais, s'il peut pas rire ? Ou, en tous cas, claquer des dents, ah, ah ! N'est-ce pas, jeune homme ?

HURST :

Tu te fous de ma gueule ou quoi ?

SPARKY :

Moi ? Pas du tout. Je plaisante jamais avec lui. Il est dans le coup comme nous autres. Il a le droit de rire, lui aussi !

HURST :

Hm... tu te crois malin, sans doute ?

SPARKY :

T'énerve pas, mon vieux. C'est pas le moment. Tu es un homme ? Un soldat ? Ou un vieux drap rouge sur une carcasse d'os ?... Qui c'est qui gagne ? Hein ?

HURST :

Ça va... ça va... *(Il se rassied.)* On joue.

*Ils jouent en silence. Sparky grommelle dans son coin et souffle sur ses doigts. Puis, tout à coup :*

SPARKY :

Qui va là ?

*Entre Le Marinier, portant une lanterne et sifflant l'air de « Michael Finnegan ».*

LE MARINIER :

Holà, les tourtereaux ! Ce n'est que moi. Le vieux Joe, le capitaine de ce raflot, ce vieux truand de Joe. Hé, hé... Quelles nouvelles par chez vous ? Nous sommes prêts, cette fois ?

SPARKY :

Prêts à quoi ?

LE MARINIER :

Prêts à... *(Il fait le geste de partir.)* A partir, bien sûr. Alors ?

ATTERCLIFFE :

Non.

LE MARINIER :

Et pourquoi non ?

ATTERCLIFFE :

Parce qu'il est pas l'heure, voilà pourquoi. Sept heures et demie, on t'a dit.

LE MARINIER :

Ben, c'est presque...

ATTERCLIFFE :

Presque. C'est pas l'heure... et avant l'heure il sera pas là.

LE MARINIER :

Ah, le Sergent ?

ATTERCLIFFE :

Ouais, le Sergent. Et ta barcasse, elle est prête ?

LE MARINIER :

Elle est prête. Le cheval attend.

ATTERCLIFFE :

Bon. On va commencer à charger.

HURST :

Hé, finissons la partie...

ATTERCLIFFE :

Laisse tomber, va. Tu sais ce qu'il a dit, Jacques le Noir ?

HURST :

Bon. Ça va.

LE MARINIER :

Les plus petites, là, vous pouvez les mettre à côté de la cabine. Mais, qu'est-ce que vous avez, là-dedans, Bon Dieu ! Ça pèse une tonne !

SPARKY, *donnant un coup de pied dans l'une des caisses* :

Il y a une mitrailleuse, là-dedans. Une Gatling. Tu les connais, les Gatling ?

LE MARINIER :

Non, je les connais pas — et je m'en fiche pas mal, pour tout dire. Vingt dieux ! C'est quelque chose, cette sacrée armée ! Ils vous chatouillent toujours avec leur chat-à-neuf-queue, dites ?

HURST :

Non, c'est fini ça.

*Attercliffe et Hurst commencent à sortir les caisses.*

LE MARINIER :

Eh bien, quand j'étais jeune gars, ça se faisait encore ! Clac ! Clac ! Clac ! Ouh ! c'était mauvais, hein ! Tu sais comment on les appelait à l'époque, les soldats ?

SPARKY :

Des noms pour les soldats, c'est pas ça qui manque.

LE MARINIER :

Je parie que tu ne connais pas celui-là. Les « roses rouges », on les appelait. Qu'est-ce que tu en dis ? Clac ! Clac ! Clac ! Rouges de sang, pardi. *(Il crie vers la coulisse :)* Pas là ! Ne les mettez pas là ! C'est ma place. Faut que j'tienne la barre ! Ah ! les soldats ! Quatre soldats à bord, et ça vous fout une de ces pagaies ! Bon. Maintenant qu'elles sont là, les bougez plus. Et descendez avant de tout faire chavirer, soldats de malheur.

HURST, *rentrant en scène* :

Ça suffit comme ça, hein. Prends garde.

*Entre Musgrave.*

MUSGRAVE, *au Marinier* :

Oui, vous, prenez garde... Je vous le dis une fois, marinier, et ce sera tout ! Nous sommes vos passagers. Et nous payons notre voyage. Alors, ne vous avisez pas de parler à mes hommes comme s'ils étaient à votre service, c'est clair ?

LE MARINIER :

C'est clair, Sergent, c'est clair. Je voulais juste faire une petite blague.

## SCÈNE 2

*La salle d'un petit café.*

*Mrs Hitchcock est assise au milieu de la pièce. Elle bavarde avec le Pasteur qui tient un verre de brandy et semble tout à fait à son aise. Annie essuie des verres derrière le comptoir.*

LE PASTEUR :

Non, non, chère madame, non, je ne peux pas donner l'impression que j'encourage l'oisiveté, la mendicité, le paupérisme. Si plus personne ne vient consommer dans votre établissement, je le regrette pour vous, chère madame. Mais, disons les choses clairement : un peu moins de boisson et de discorde ne ferait aucun mal à cette ville. L'église n'est pas une banque pour subventionner les tripots.

MRS HITCHCOCK, *grommelant* :

C'est une maison respectable.

LE PASTEUR :

Pardon ?

MRS HITCHCOCK :

C'est une maison respectable, Révérend. Eh oui. Autrement, pourquoi m'aurait-on renouvelé ma licence ? Vous êtes conseiller, n'est-ce pas ? Vous auriez pu parler contre moi. Vous ne l'avez pas fait.

LE PASTEUR :

Ce n'est pas notre intention, Mrs Hitchcock. Le Conseil admet qu'il y ait des établissements pu-

blics pour servir d'exutoire au petit peuple. Mais en ces regrettables périodes de conflit industriel, il vaut mieux que ces établissements restent vides. Si les mineurs ne peuvent plus payer leurs consommations, du fait de la grève, du fait de leur propre stupidité, il y a moins de chance qu'ils se laissent aller à des actes de violence. A la réflexion, le Conseil ferait bien de supprimer toutes les licences tant que le travail n'aura pas repris dans les mines.

MRS HITCHCOCK :

Vous parlez d'un programme ! Les bistrotiers au chômage, réduits à boire la bibine de l'hospice, et aux frais de la paroisse... Le monde cul par-dessus tête, je vous dis !

LE PASTEUR :

Je ne crois pas qu'on en arrive là.

MRS HITCHCOCK :

Ecoutez, Révérend. Si je vous ai demandé de venir me voir, c'est pour vous dire ceci : la grève est mauvaise pour la ville. Et quand je dis pour la ville, ça veut dire pour moi. Et ça veut dire pour vous aussi. Et *même* pour son Excellence, le Maire. Aïe, aïe, aïe !

*Elle chante :*

Au fond de la terre  
Les hommes sont noirs.  
Ma chemise est blanche  
Je suis le patron.

LE PASTEUR :

Vous êtes une impertinente, je n'ai plus rien à vous dire.



MRS HITCHCOCK :

Eh ! Si on peut plus avoir son franc-parler, autant fermer la boutique ! Je m'adresse à vous parce que vous êtes l'Eglise, vous êtes la Charité. Allons, Révérend, c'est à vous de le dire au Maire : Qu'il se mette d'accord avec les mineurs, qu'il leur donne un bon salaire. Ils iront dépenser dans toute la ville, ils viendront boire dans cette maison. Et puis, ah, ah, qui sait ? Ils iront peut-être à l'Eglise. Vous parlez d'une aubaine !

*Le Pasteur se détourne furieux, et se dirige vers la porte. Le Marinier entre au même moment, et se trouve en face de lui.*

LE MARINIER, touchant sa casquette, moqueur :

Pasteur !

LE PASTEUR, glacé :

Bonsoir.

LE MARINIER :

Il fait assez froid pour vous ?

LE PASTEUR :

Il fait froid, oui.

LE MARINIER :

Et la grève ?

LE PASTEUR :

Ça n'est pas encore réglé.

LE MARINIER :

J'aurais parié que non ! Hé, salut, la Patronne !

MRS HITCHCOCK :

Hum.

LE MARINIER :

Un quart de gnole, la meilleure.

MRS HITCHCOCK :

Vous avez de quoi payer ?

LE MARINIER :

Sûr, j'ai de quoi. Hé, un instant, Pasteur. Juste un instant. Je ne suis pas un de ces agitateurs de la mine, je travaille, moi, et j'ai des nouvelles pour vous.

MRS HITCHCOCK, à Annie :

Il dit qu'il peut payer, sers-lui son quart.

LE MARINIER :

Je ne pensais pas que je vous trouverais là. Eh bien, puisque je vois que vous êtes là, le canal est gelé, vous savez.

LE PASTEUR :

Vraiment ?

LE MARINIER :

Vraiment. Le dernier chaland est passé ce matin. Mon chaland. Et même que j'avais des passagers.

LE PASTEUR :

Je ne vois pas en quoi cela m'intéresse.

LE MARINIER :

Quatre passagers, Pasteur. Des soldats.

*Annie tend son verre au Marinier.*

LE PASTEUR, un peu affolé :

Des soldats ? Déjà ? Qui les a fait venir ? Pourquoi ne m'a-t-on rien dit ? Ça risque d'être très dangereux.

LE MARINIER :

Ils ne sont pas venus pour ce que vous pensez. Pas encore, en tous cas. Vous savez quoi ? Ils sont venus faire du recrutement.

LE PASTEUR, soulagé mais vexé :

Ah ! Alors, très bien. Mais pourquoi m'ennuyez-vous avec ça ? Je n'ai pas de temps à perdre. Laissez-moi passer, voulez-vous ?

LE MARINIER :

Mais dites, Pasteur, vous êtes Conseiller, non ?

LE PASTEUR :

Parfaitement, je suis Conseiller.

LE MARINIER :

Vous êtes le pouvoir. Le pouvoir dans une ville en grève, agitée, dangereuse. Vous êtes la Vérité et l'Écriture, c'est ce que vous êtes ? Alors : des soldats. Qui recrutent. Commode, hein ?

LE PASTEUR, qui commence à comprendre :

Hum... Je ne pense pas que nous ayons réellement besoin de vos conseils. Mais je vous suis très reconnaissant de m'avoir appris ces nouvelles. Merci.

*Il lui donne une pièce et sort.*

LE MARINIER, faisant sauter la pièce de monnaie :

Hé hé, je le disais bien, que j'avais de quoi payer.

*Il donne la pièce à Annie et commence à siffler l'air de « Michael Finnegan ». Annie retourne derrière le comptoir. Elle donne la pièce à Mrs Hitchcock qui l'éprouve entre les dents.*

MRS HITCHCOCK :

Des soldats. Annie, mon petit, dis-nous à quoi ça sert, les soldats.

ANNIE, maussade :

Et pourquoi je vous le dirais ?

LE MARINIER, égrillard :

Allons, allons, ma belle. Parle-nous des soldats. Je suis sûr qu'elle en connaît un bout sur les uniformes ! Vas-y, Bon Dieu, il fait froid, ça nous réchauffera un peu. Hé, hé, elle en a battu des records, notre Annie !

*Il lui claque les fesses. Annie réagit furieusement.*

ANNIE :

Quand je t'aurai permis, pas avant. Vieux dégoutant ! Assieds-toi.

LE MARINIER, feignant la terreur :

Hou, mauvaise, mauvaise...

MRS HITCHCOCK :

C'est vrai. Restez tranquille... Vas-y, Annie, raconte-nous...

ANNIE :

Je vais vous le dire à quoi ça sert, un soldat !

*Elle chante :*

Ça sert à tuer et à taper dans l'tas,  
Faut les voir gueuler « Nous voilà »,  
Tout couverts de boue et du sang des combats,  
Et ça vient coucher dans nos draps !  
De guerre en guerre, cherchant le butin,  
Cherchant les putains,  
De lit en lit, roulant dans nos bras,  
C'est à ça que sert un soldat !  
Nous, on le sait bien qu'il sera mort demain  
Ce garçon qui nous étreint,  
Ils vont l'envoyer se faire crever la peau  
Loin, loin, loin, de l'autre côté de l'eau.  
Il partira mais il paiera  
Le prix de sa joie.  
C'est à ça, j'vous le dis, que sert un soldat.  
Et Bon Dieu, j'pourrai vous en dire encore !

Un soldat ? C'est tout juste bon à être jeté au trou, comme une lettre à la boîte. Combien vous en avez amené ? Vous avez dit quatre ?

LE MARINIER :

Oui, quatre.

ANNIE :

Les quatre sont pour ici ?

MRS HITCHCOCK :

Il faudrait voir qu'ils ne viennent pas chez moi...  
C'est la meilleure maison de la ville.

ANNIE, *éclatant soudain* :

Alors, arrangez-vous pour qu'ils restent quatre nuits. Je n'en veux pas plus d'un par nuit. Non je n'en veux pas. Ni pour vous ni pour tout l'or de l'Égypte.

*Elle pousse un hurlement et se précipite vers*

*la porte, derrière le comptoir, renversant un plateau de verres.*

LE MARINIER :

Oh ! Là ! Là !... Quelle fille ! Elle pète des quatre fers... Annie, viens nous parler encore.

MRS HITCHCOCK, *fâchée* :

Laissez-la tranquille. Elle en a assez dit, non ? Faut pas la pousser à bout... Je suppose que c'est bien *ici* qu'ils viennent.

LE MARINIER :

Sûrement, ouais. Je m'en suis occupé. Je leur ai dit. (*On entend un roulement de tambour.*) Vous voyez, ils arrivent. Les voilà.

*Entre Sparky, superbe, battant du tambour.*

SPARKY :

Debout, là-dedans ! Et attention ! Au nom de la Reine. Patronne, on a dû vous le dire, nous sommes quatre : nous trois on s'arrangera avec des paillasses au grenier, mais notre Sergent, il veut un vrai lit de mariés, avec des boules de cuivre. C'est sa marotte. Vous avez ça ?

MRS HITCHCOCK :

Alors, les voilà, les joyeux recruteurs ! Oui, j'ai ça, jeune homme. Je n'ai qu'une chambre dans la maison. Ce sera pour le Sergent. Et vous trois, vous vous caserez dans l'ancienne écurie, là derrière. Il y a un bon poêle, vous n'aurez pas froid... Mais qui va payer ? C'est vous... ou la Reine ?

SPARKY :

Oh, la Reine, je suppose, à la fin du compte.

MRS HITCHCOCK :

Et au commencement ? Vous, je suppose ?

SPARKY :

Oui, oui, ne vous inquiétez pas... Nous avons aussi du matériel avec nous...

LE MARINIER :

Des tonnes de matériel. Même que mon rafiot a failli chavirer.

SPARKY :

Mais on est arrivé, pas vrai ? Comme partout où on va, nous, on arrive toujours !

LE MARINIER :

Je vois !

SPARKY, *vers la coulisse* :

Sergent, on est casés !

MUSGRAVE, *de la coulisse* :

Et le matériel ?

SPARKY :

Et le matériel, Patronne ?

MRS HITCHCOCK :

Il y a une remise au fond de la cour.

SPARKY, *vers la coulisse* :

Une remise au fond de la cour, Sergent... Et en attendant, Patronne, si vous nous serviez une chope ? La même que lui. Vous la recommandez, Capitaine ?

LE MARINIER :

Plante ta baïonnette dedans, elle tiendra toute seule.

SPARKY :

Ça me va. Vous boirez bien avec nous, Madame ?

MRS HITCHCOCK :

Pourquoi pas, soldat ? Si c'est la Reine qui paye... Annie, hé, Annie !

*Pas de réponse. Mrs Hitchcock va elle-même derrière le comptoir et commence à remplir les chopes. Entre Musgrave.*

MUSGRAVE :

Le cadenas de la porte est solide, dans la remise, Madame ?

MRS HITCHCOCK :

Encore assez.

MUSGRAVE :

Notre matériel est précieux, vous savez. Il y a des barreaux aux fenêtres, j'ai remarqué.

MRS HITCHCOCK :

Et ils tiennent.

MUSGRAVE :

Bon. (*Prenant une chope* :) C'est pour moi ?

MRS HITCHCOCK :

Si vous voulez.

*Entrent les deux autres soldats.*

ATTERCLIFFE :

Tout est bouclé, Sergent. Les caisses sont en sécurité.

MUSGRAVE, *lui montrant une chope* :  
C'est bien. Servez-vous.

HURST ET ATTERCLIFFE :  
Merci, Sergent.

LE MARINIER, *levant son verre* :  
A la santé de la Reine ! Vive Sa Majesté ! Et  
vive les guerres de Sa Majesté ! Et vive les filles  
qu'on laisse derrière nous ! Buons !

*Ils boivent.*

MRS HITCHCOCK, *levant son verre* :  
Si tu as trop chaud  
Mets tes pieds dans l'eau  
Et va-t'en boire à la rivière.  
Si tu as faim  
Si tu as froid  
Attends la fin de l'hiver.

*Ils boivent à nouveau avec quelque chose d'em-  
barrassé.*

Ils tiennent la ville, Sergent. On vous l'a dit ?

MUSGRAVE :  
De quoi parlez-vous ?

MRS HITCHCOCK :  
Le patron a fermé les mines et il appelle ça  
une grève. Les hommes disent « lock-out ». Pour  
nous, ça veut dire « famine ».

*Entre brusquement un officier de police.*

L'OFFICIER DE POLICE :  
Son Excellence, Monsieur le Maire !

MRS HITCHCOCK :  
Hein ?

L'OFFICIER DE POLICE :  
Je dis : Son Excellence, Monsieur le Maire !

LE MARINIER :  
Oh oh ! Eh bien, mes tourtereaux, garde à vous !

L'OFFICIER DE POLICE, *au Marinier* :  
Tttt... Tttt...

LE MARINIER :  
Hé, hé, hé !...

*Le Maire entre, d'un pas rapide. Il porte sa  
chaîne d'or. Derrière lui, le Pasteur. Musgrave  
fait mettre ses hommes au garde-à-vous.*

LE MAIRE :  
Mrs Hitchcock, je cherche les soldats. Ah, les  
voilà ! Bon. Je suis le Maire de cette ville, et je  
suis le patron de la mine. Bon. J'ai de graves  
ennuis. Aussi, je suis venu vous trouver, alors  
que j'aurais pu envoyer vous chercher. Qu'est-  
ce que vous dites de ça ? Bon. Laissez-moi vous  
regarder un peu... Ah, ah... Laissez-nous seuls,  
Madame. Je veux avoir un entretien particulier  
avec le Pasteur. Sergent, tenez-vous prêt à la  
porte, je vous ferai appeler.

MUSGRAVE :  
A vos ordres, Excellence... Venez, vous.

*Suivi par Mrs Hitchcock, il sort avec ses hom-  
mes par la porte du bar.*

L'OFFICIER DE POLICE, *repoussant le Marinier  
vers la porte d'entrée* :

Allez, toi, dehors !

LE MARINIER :  
Oh dis, hé...

Il chante :

Gendarme, gendarme,  
Tête vide et ventre plein.  
Mort ou vif  
Ça ne change rien.

...Ça va, Révérend ?

Il disparaît, en sifflant « Michael Finnegan ».

MRS HITCHCOCK, renfrognée, au Maire :

Vous prenez quelque chose ?

LE MAIRE :

Non.

MRS HITCHCOCK :

A votre service.

Elle fait une révérence et sort par la porte du bar.

LE MAIRE :

Alors, Révérend, qu'est-ce que vous pensez d'eux ?

LE PASTEUR :

Ils sont beaux. Ils sont forts. Rien qu'à les voir, je me sens fier de mon pays. Ce qui fait la force du Royaume, Monsieur le Maire, ce sont des caractères comme ceux-là. Et vous, qu'est-ce que vous en pensez ?

LE MAIRE :

Utilisables. C'est un expédient provisoire. Mais cela fera l'affaire. Le prix du charbon tombe, je dois réduire les salaires, débaucher des ouvriers. Ils menacent de faire grève, je ferme.

Mais cela ne peut pas durer toujours. Y'a deux solutions pour sauver la mine : ou bien on construit une voie ferrée, ce qui réduit mes frais de halage — mais il faudrait deux ans et un Acte du Parlement, alors n'y pensons plus. Ou bien on déménage la moitié de la population, on crée une diversion, on leur donne autre chose à penser. La Reine a ses guerres, elle a des révoltes, là-bas, outremer, c'est ce qu'il nous faut. Faisons chanter les tambours dans toute la ville. Pour chaque shilling que le Sergent sort de la cassette royale, je rajoute une livre. Tuniques rouges et drapeaux. Finissons-en avec ces faiseurs de troubles. Les tambours, les fifres et la gloire.

LE PASTEUR :

La vocation du soldat, c'est l'honneur !

LE MAIRE :

C'est plus que cela : c'est sacrement commode. (A l'Officier de Police :) Hé, rappelez le Sergent.

L'OFFICIER DE POLICE :

Heu... Excusez-moi, Excellence. Une question. Ces soldats qui sont là. Ils nous seraient bien utiles. Je n'ai qu'une poignée d'hommes dans la ville, un seul est soldat de métier, les autres, volontaires. C'est pas eux qui tiendront ferme quand le moment arrivera.

LE PASTEUR :

Quel moment ?

L'OFFICIER DE POLICE :

Ils ont jeté des pierres, ce matin. Deux fenêtres cassées dans mon bureau. Ça sent pas bon. Franchement, ça sent pas bon.

LE MAIRE :

Alors ?

L'OFFICIER DE POLICE :

Excellence, je veux ces soldats en renfort. C'est bien beau le recrutement, mais c'est de patrouilles qu'on a besoin.

LE MAIRE :

Pas encore.

L'OFFICIER DE POLICE :

Excellence, c'est une demande dans les règles. Vous avez affaire à de fortes têtes. Ils se contenteront pas de jeter des pierres. Voilà.

LE MAIRE, *en colère* :

J'ai dit : pas encore. Essayons d'abord mon plan. Réfléchissez ! Que pourraient faire quatre soldats contre ces bandes ? La ville est enterrée sous l'hiver, il ne faut pas compter sur le secours des Dragons avant le dégel. Alors débrouillez-vous. Appelez ce Sergent.

L'OFFICIER DE POLICE :

A vos ordres, Excellence. Sergent !

*Rentre Musgrave.*

LE MAIRE :

Sergent, nous sommes très heureux de vous avoir ici. Je parle au nom du Conseil, au nom des Conseillers. Maintenant, écoutez-moi. Il y a chez nous des cœurs loyaux et sincères, et il n'y a pas un citoyen ici qui ne souhaite voir les meilleurs de nos fils se presser sous les plis du drapeau. N'est-ce pas, Révérend ?

LE PASTEUR, *quelque peu surpris* :

Hm... Oui. Ce serait une grande fierté.

LE MAIRE :

Bon. A chaque shilling que vous offrez de la part de la Reine, moi, j'ajoute un Souverain en or. Non, deux Souverains. Un pour le jeune conscrit, et un que vous partagerez entre vous et vos trois gaillards. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

MUSGRAVE :

Très généreux, Monsieur.

LE MAIRE :

Et comment, que c'est généreux ! Comment comptez-vous procéder ?

MUSGRAVE :

Pardon ?

LE MAIRE :

Oui, je veux dire, vous allez baguenauder dans la ville avec le tambour, ou vous attendez là, le cul sur une chaise ? Eh bien ?

MUSGRAVE :

Cela dépend, Monsieur, de ce qui convient le mieux à chaque ville. Je n'ai pas eu le temps de jeter un œil sur la vôtre. Mais les tavernes semblent à peu près vides, si on en juge par celle-ci.

LE PASTEUR :

Elles sont vides, en effet.

MUSGRAVE :

Ah ! Eh bien, dans ce cas, je dois effectuer une reconnaissance, n'est-ce pas. Quand j'aurai pris une décision, je vous le ferai savoir.

L'OFFICIER DE POLICE :

Et prévenez-moi aussi, Sergent. Je vous faciliterai la tâche.

MUSGRAVE :

Je vous remercie, Monsieur.

LE MAIRE :

Tant qu'à lui faciliter la tâche, Monsieur l'Officier, vous pourriez peut-être donner au Sergent certains noms pour sa liste de recrutement. Vous connaissez sûrement quelques gaillards costauds qui feraient l'affaire.

L'OFFICIER DE POLICE, *comprenant l'allusion* :  
Je peux essayer, Excellence.

LE MAIRE :

Bon. Puisque tout est arrangé, je rentre à l'Hôtel de Ville. Je n'ai pas de temps à perdre en bavardages. (*S'adressant à l'Officier de Police* :) Vous... venez, j'ai quelques mots à vous dire au sujet de ces vitres brisées.

*Le Maire et l'Officier de Police sortent.*

LE PASTEUR :

Je voudrais vous préciser un point, Sergent : je sais qu'il est d'usage, dans ces campagnes de recrutement, d'impressionner aussi vivement que possible les jeunes gens du district — et les jeunes femmes aussi, je pense. Je ne veux rien de tel ici. La ville est déjà suffisamment troublée par la grève. Souvenez-vous-en.

MUSGRAVE :

Je m'en souviendrai, Monsieur,

LE PASTEUR :

Je ne veux de vos soldats, ni ivresse, ni fornication. Faut-il être plus clair ?

MUSGRAVE :

Non, Monsieur. Il n'y aura rien de cela ; je suis un homme religieux.

LE PASTEUR :

C'est fort bien. Bonsoir.

MUSGRAVE :

Bonsoir, Monsieur.

*Le Pasteur sort. Musgrave s'assied. Il sort de sa poche une petite Bible et commence à lire. Entre Mrs Hitchcock.*

Mrs HITCHCOCK :

Comment ! Ils sont tous partis ?

MUSGRAVE :

Oui, ils sont partis, Madame.

Mrs HITCHCOCK :

C'est un peu fort. Ils prennent mon comptoir pour la Grande Salle du Conseil, et ils viennent user mes chaises. Pour ce que ça leur coûte !... Je sers vos hommes dans la salle du fond ? Vous mangez avec eux ?

MUSGRAVE, *désinvolte* :

Non. Je mangerai ici. Juste un morceau de pain et du fromage.



Mrs HITCHCOCK :  
Comme boisson ?

MUSGRAVE, toujours dans son livre :  
Rien. Merci. Seulement du fromage.

Mrs HITCHCOCK :  
Hm... Encore un... Eh, Annie ! Un morceau de pain et du fromage pour celui-là ! Cornichons ?

MUSGRAVE :  
Pardon ?

Mrs HITCHCOCK, agacée :  
Cornichons ?

MUSGRAVE :  
Non. (Il la regarde soudain.) Dites-moi, Madame, ces derniers temps, il y en a beaucoup, dans cette ville, qui sont partis soldats ?

Mrs HITCHCOCK :  
Encore assez. Mais c'est pas la distraction préférée par ici. En tous cas, pas quand le charbon se vend bien. Enfin, il y en a eu. Vous voyez pourquoi ?

Elle chante :

Les cheveux jaunes et le poil blond  
Il m'a aimée de trente-six façons  
Quand il m'a vue le ventre rond  
Il a rejoint le bataillon.

Entre Annie, apportant le pain et le fromage qu'elle donne à Musgrave.

MUSGRAVE :  
Merci.

ANNIE, le toisant :  
Alors, on est le Sergent ?

MUSGRAVE :  
Ouais.

ANNIE :  
Ils vous appellent Jacques le Noir... Faites voir votre gueule, M'sieur le Sergent... Vous voulez savoir ce que j'en dis, moi ?

MUSGRAVE :  
Quoi ?

ANNIE, elle chante :

Le vent du Nord était ton père  
Et ta mère a grincé  
Quand il l'a prise un soir d'hiver  
Dieu soit damné  
S'ils t'ont jamais donné un frère.

Elle le regarde encore un instant, puis hoche la tête et sort.

MUSGRAVE, mi-figue, mi-raisin :  
Il y a comme une vérité dans ce qu'elle dit, votre Annie. Elle est un peu toquée, non ?

Mrs HITCHCOCK :  
Non, toquée, non. Mais j'en connais pas beaucoup qui la supporteraient longtemps.

MUSGRAVE :  
Dites-moi, Madame. Ça me tracasse. J'ai comme le souvenir que j'avais autrefois un... compagnon natif de cette ville... un grand, avec les

cheveux jaunes, comme dans votre petite chanson. Un nommé, heu... un nommé Hickman, ou bien... Hickson ?

Mrs HITCHCOCK, *ahurie et troublée* :  
Aïe ! Aïe !

MUSGRAVE :  
Qu'est-ce que c'était son nom, déjà ? Billy... Billy...

Mrs HITCHCOCK, *vraiment bouleversée* :  
Billy Hicks. Aïe, étrange, Sergent. Comme c'est étrange. Vraiment.

MUSGRAVE :  
C'était bien Bill Hicks, oui, je me souviens.

Mrs HITCHCOCK, *se rappelant* :  
Pas ce qu'on appelle un mauvais gars, non. Mais pas un bon gars non plus. Il arrivait le samedi soir, saoul. Comptez pas me tirer un verre de plus, je lui disais. Il s'accoudait à ce bar, il me regardait et il commençait à chanter. Et vous savez quoi ? Des psaumes : « Relevez la tête, ô, portes d'airain... » C'était toujours des chants d'Eglise. Il disait : « Je chante pour gagner mon verre, Patronne ». Des psaumes...

*Elle fredonne le début du psaume* : « Relevez la tête, ô, portes d'airain... », *et s'interrompt rapidement.*

Il lui a fait un enfant, et il est parti tout droit pour la guerre. Enfin, pour la Rébellion, comme ils disent. On dit qu'il a été tué.

MUSGRAVE, *sans émotion* :

Oui, il est mort. Tué d'une balle, l'année dernière. Il a fait un enfant à qui ?

Mrs HITCHCOCK, *avec un geste du pouce derrière le comptoir* :

A elle.

MUSGRAVE, *vraiment surpris* :  
Tiens.

Mrs HITCHCOCK :

Oui. Mais quand l'enfant est venu, ça avait mauvaise tournure. Pâle, malingre. Deux mois après, il était mort et sous la terre. Au même moment où *lui*, il était porté mort, d'après ce qu'on nous a dit. Qu'est-ce que vous pensez de ça ?

MUSGRAVE :

Sans importance. Ce n'était pas vraiment mon ami. Mais en effet, comme vous disiez, c'est étrange. Il aimait chanter. Les cheveux jaunes, n'est-ce pas ? Jaunes ? (*Il va vers la porte derrière le comptoir et appelle* :) Fini de manger, oui ? On va jeter un œil sur la ville avant qu'il fasse noir. (*Il revient vers Mrs Hitchcock* :) Ce que vous venez de me dire, ne le leur dites pas, aux autres. Les soldats morts et les enfants morts, il faut les laisser où ils sont. Ce n'est pas bon pour la discipline... (*Il appelle de nouveau* :) Alors ! Bougez-vous là-dedans. (*Les soldats entrent et Musgrave les désigne du doigt, un à un* :) Est, Sud, Ouest. Et moi, le Nord. Il paraît que le Nord convient à ma nature.

Rendez-vous au cimetière et vous me direz ce que vous avez vu. Exécution.

*Ils sortent.*

## SCÈNE 3

*Le cimetière. Le soir tombe.*

*Hurst entre et marche de long en large, en sifflotant nerveusement. Le Premier Mineur (dit le Trainard) entre et le regarde. Ils se croisent en se dévisageant durement. Le Premier Mineur est sur le point de sortir de scène, quand il se retourne et crie :*

LE PREMIER MINEUR :

Hé, Soldat !

HURST :

Ouais ?

LE PREMIER MINEUR :

Combien vous êtes, en tout ?

HURST :

Quatre.

LE PREMIER MINEUR :

Quatre... Quatre machabées en tunique rouge. Soyez maudits !

HURST :

Quoi ? De quoi ?

LE PREMIER MINEUR, *méprisant* :

Arrrh...

*Il sort de sa démarche lourde. Hurst va pour le suivre, mais se ravise et reprend sa marche de long en large. Entre Musgrave.*

MUSGRAVE :

Un bloc de glace, cette ville. Qu'est-ce que tu as vu ?

HURST :

Presque rien. La rue vide, les fenêtres fermées, deux vieilles femmes devant leur porte, et qui rentrent dès que j'arrive. Trois hommes au coin d'une rue, deux hommes au coin d'une autre. Regards mauvais — pas un mot. A l'instant, un type qui me crache des jurons à la gueule. C'est tout.

MUSGRAVE :

Hmmm... (*Il appelle vers la coulisse :*) Hé, nous sommes là ! (*Entre Attercliffe.*) Qu'est-ce que tu as vu ?

ATTERCLIFFE :

Presque rien. La rue vide, portes bouclées, fenêtres noires, boutiques gelées et vides. Des gosses jouent dans la boue, et une fille qui les rappelle, les rappelle en me voyant arriver. Un type qui me jette une pierre...

MUSGRAVE :

Une pierre ?

ATTERCLIFFE :

Ouais. Je ne sais pas qui l'a lancée, et d'ailleurs, il m'a loupé. Mais on me l'a lancée, oui.

HURST :

C'est un trou glacial. Je vous le dis, Sergent.

MUSGRAVE :

Un bloc de glace, cette ville. Voilà le numéro quatre. (*Entre Sparky.*) Qu'est-ce que tu as vu ?

SPARKY :

Presque rien. La rue vide. Pas une cheminée qui fume, le crottin gelé sur la route. Trois hommes à un carrefour, quatre autres appuyés contre une porte. Pas un mot : mais ils avaient écrit sur un mur : « Soldats, rentrez chez vous ! »

HURST :

« Rentrez chez vous ? »

SPARKY :

C'est ça, oui : chez nous ! Comme si on avait un endroit à nous, quelque part ! Et vous Sergent, qu'est-ce que vous avez vu ?

MUSGRAVE :

Rien de différent. Donc, voici notre ville. Et nous voici dans notre ville. Tout est bien. Tout est dans l'ordre.

HURST, *éclatant soudain* :

Tout est dans l'ordre ! Ecoutez, Sergent ! On vous a suivi aussi loin qu'on a pu. Et chaque jour le danger est sur nous. Des fuyards en veste rouge, dans un champ de charbon et de neige. Et le froid qui gagne. Et l'argent qui file, celui que vous avez volé dans la caisse du régiment. Ce serait peut-être le moment de nous dire ce que vous avez dans la tête !

MUSGRAVE, *menaçant* :

Ah ! Vraiment. C'est toi qui vas me dire ce que j'ai à faire ? Ou l'un de vous, peut-être ?

ATTERCLIFFE :

Sergent, ne prenez pas ça mal. On est vos hommes. On était d'accord pour...

HURST :

Si on est vos hommes, on a des droits.

MUSGRAVE :

Ton seul droit, à toi, c'est une corde autour du cou, à six pieds du sol. Des fuyards ? L'argent volé ? Et moi je parle du meurtre d'un officier, abattu en pleine rue, la nuit du carnage. On a mis ça sur le compte des rebelles, mais je sais que c'était toi. Nous sommes des déserteurs, oui, mais toi, tu as *tué*.

HURST :

J'avais une raison...

MUSGRAVE :

Je sais que tu avais une raison, sinon je ne t'aurais pas laissé la vie sauve. Mais, pour l'heure, ce qui compte, c'est que tu aies une idée bien nette de ta situation. Tu es en mon pouvoir. Ton corps. Ta vie. Ton âme. Car mon pouvoir est le pouvoir de Dieu — et c'est Lui qui m'a conduit ici, et vous trois avec moi. Vous connaissez mon propos et mes desseins. Et mon autorité dépasse les limites de la caserne. Elle dépasse mes galons de laine. Elle ne vient pas seulement des ressorts de mon intelligence d'homme. Alors, d'où vient-elle, dis-le ?

*Il jette sa question furieusement au visage de Hurst.*

HURST :  
Très bien... Je ne discute pas...

MUSGRAVE :  
D'où vient-elle ?

HURST, *sur la défensive, furieusement* :  
Je ne crois pas en Dieu !

MUSGRAVE :  
Ah non ? Alors, ça, qu'est-ce que c'est ?

*D'un geste violent, il passe son pouce sur le visage de Hurst, comme pour y ramasser quelque chose.*

HURST :  
De la sueur.

MUSGRAVE :  
L'hiver le plus froid depuis dix ans, et l'homme est trempé comme un nouveau-né !

HURST, *acculé à prendre position* :  
Eh bien, pourquoi pas, c'est à cause...

MUSGRAVE, *ne lâchant pas prise* :  
Dis-le... A cause...

HURST, *forcé dans son incohérence* :  
...Eh bien, oui, j'ai peur... parce que j'ai pensé, quand on s'est rencontrés, j'ai pensé qu'on avait la même idée... Foutez le camp de cette sacrée armée. Briquez, brossez. Garde à vous ! Tous des salauds de rebelles. Tue-le. Tue-le. Alors, j'ai

inventé ma petite tuerie à moi. Je me suis dit, c'est mon tour. J'ai pensé aux Droits de l'Homme, aux Droits des Rebelles : à moi, quoi. (*Un temps.*) Et puis, je me suis tiré. Sur la route il y a un sergent. Un sergent avec deux hommes. Il a déserté, pareil que moi. Il a de l'argent. Assez pour payer le cargo et rentrer en Angleterre. Rien à voir avec Dieu, tout ça. Je ne comprends rien à ces histoires de Dieu. Pourquoi est-ce que vous flanquez Dieu là-dedans ? Vous êtes venu ici pour *tout* dire, et alors... finies les guerres !...

MUSGRAVE, *l'interrompant avec véhémence* :  
Mais c'est ça, la parole de Dieu ! Sans Dieu, notre message n'est qu'un râle et un hoquet. Et vous trois, sans moi, vous n'êtes que râles et hoquets. Tu as pensé comment tu t'y prendrais sans moi ? Tu y as pensé ? Si je n'étais pas là ? Vas-y, dis-le !

HURST, *toujours dans son coin* :  
Eh ben, je... je... je leur dirais, Sergent, je me tiendrais droit devant eux, et je leur dirais, et...

MUSGRAVE :  
Tu leur dirais quoi ?

HURST, *qui paraît plus stupide qu'il ne l'est réellement* :

Eh bien, des choses comme la guerre, l'Armée, les guerres pour l'Empire, on fait le sale travail, on prend tous les risques, et...

MUSGRAVE, *avec un souverain mépris* :  
Et tu serais arrêté et pendu avant de faire ouf !

Tu ne comprends rien à Dieu. Mais tu penses que toi, tout seul, toi stupide, illettré, ignorant tout des saintes Ecritures, tu penses que tu pourrais faire comprendre à une ville entière, à une nation entière, la cruauté et la cupidité des armées ? Comment expliqueras-tu tout cela ? Et quelle punition proposeras-tu ? Tu n'avais même pas pensé à l'argent du voyage. C'est moi qui ai payé !

HURST, *capitulant* :

Bon, vous avez payé... Vous êtes le Sergent... Dites-nous ce qu'il faut faire.

MUSGRAVE (*l'atmosphère se détend* :)

Très bien. Asseyez-vous, on sera mieux. Il fait froid, entre ces tombes, mais on est tranquille. Asseyez-vous ! Et maintenant, ouvrez vos oreilles, et écoutez. Une minute ! Attention.

*Le Premier Mineur entre d'un côté. Le Deuxième Mineur et Walsh, le Troisième Mineur, de l'autre. Ils tiennent leurs piques comme des matraques.*

LE PREMIER MINEUR, *en appelant les deux autres* :

En voilà quatre. Ils sont là tous les quatre.

LE DEUXIÈME MINEUR :

Installés dans le cimetière, hein... Comme des croquemorts.

WALSH, *s'approchant des soldats* :

Lequel c'est le Sergent ?

MUSGRAVE, *en se levant* :

Adressez-vous à moi.

WALSH :

Je suis Walsh, et je parle pour le Syndicat. A la mine, on est tous unis, et on est forts. Quand on dit grève, c'est grève, et tous les coups sont bons. Les poings. Les pierres. Et les pieds. Et quand on travaille au fond, on a des bottes à clous. Regardez.

*Il lève le pied d'une façon menaçante.*

LE DEUXIÈME MINEUR :

Et quand il le faut, on se bat jusqu'à la mort.

MUSGRAVE :

Vous n'êtes pas les seuls.

WALSH :

Ah non ! Vous, c'est pour la paye. Vous allez là-bas faire des expéditions punitives contre des hommes que vous appelez les « rebelles » et vous les descendez dans la rue. Mais vous ne ferez pas ça ici. Ces rues, c'est nos rues.

MUSGRAVE :

Rien d'autre à dire ?

WALSH :

Non, pas pour cette nuit. C'était juste pour vous faire savoir.

LE DEUXIÈME MINEUR :

Installés dans le cimetière ! Regarde-les, Bon Dieu ! Ils attendent la bagarre, ils veulent un mort. Pourquoi on se l'offrirait pas tout de suite ? Il fait assez noir, non ?

WALSH :

Ça viendra à temps. C'était juste pour leur faire savoir.

*Les mineurs vont pour sortir.*

MUSGRAVE :

Attendez ! (*Ils s'arrêtent.*) Qui vous a dit qu'on est venus pour briser la grève ?

LE PREMIER MINEUR :

Hein ?

MUSGRAVE :

Qui vous a dit ça ?

WALSH :

Personne. Pas besoin qu'on nous le dise. Il y a une grève, on voit des soldats. Peut y avoir qu'une raison.

MUSGRAVE :

Pas cette fois. C'est autre chose. On ne nous a pas fait venir pour...

LE DEUXIÈME MINEUR :

Arrête ça, tu veux ?

MUSGRAVE :

Tous les soldats ne sont pas pareils... Il y en a qui sont humains (*Les mineurs ricanent lourdement*). Ecoutez, je serai ce soir à la taverne. Et si vous voulez savoir ce que je suis venu faire ici, vous le verrez. Franc jeu de mon côté, franc jeu du vôtre. C'est d'accord ?

WALSH :

Non, c'est pas d'accord, Monsieur le malin.. Ces rues, c'est nos rues. Maintenant, vous êtes prévenus... Venez... Laissez-les, on sait ce qu'ils cherchent. Allez, venez.

*Les mineurs sortent, avec des grognements menaçants.*

ATTERCLIFFE :

Ils nous haïssent, Sergent ! Ils nous haïssent. Vous n'allez pas dire encore que tout est bien ?

MUSGRAVE :

C'est parce que le charbon se vend mal qu'ils nous haïssent. Le reste va de soi. C'est vrai, l'un d'eux a parlé des rebelles abattus dans la rue, mais les autres ne voient que les baïonnettes pointées sur les mineurs, et c'est ça qui n'est pas bien. Pour l'instant ils croient que nous sommes venus ici pour leur tirer dessus. Ils vont comprendre que ce n'est pas vrai, et ils cesseront de nous haïr. Quelques-uns viendront même signer leur engagement. Vous verrez : les pièces d'or de Son Excellence le Maire vont peser lourd dans la poche de ces garçons. Mais nous attendrons — le temps de mesurer l'étendue de la corruption. Car tout ce que nous savons, c'est que nous avons fui une guerre devenue sans honneur.

ATTERCLIFFE :

Elle a toujours été sans honneur. Vingt Dieux ! Ça n'existe pas, une guerre dans l'honneur.

MUSGRAVE :

Là n'est pas la question. Tes généralités sont

sans importance. Seul compte un fait précis : le carnage d'une nuit dans les rues d'une ville — et qui nous a damnés tous les quatre — et la guerre qui l'a permis. Chacun de nous est comptable de sa ration de sang versé. Et nous sommes venus ici, dans cette ville, pour faire remonter le crime à sa source (*Il se tourne vers Sparky :*) Pourquoi ici ? Dis-le... dis-le donc ?

SPARKY :

A cause de Bill... Parce que Bill est mort. C'était mon copain. Dans les rangs, le tout dernier c'était lui. Il est mort. Il venait de cette ville.

MUSGRAVE, implacable :

Continue.

SPARKY, implorant :

Sergent...

MUSGRAVE :

Continue ! Essaie de voir clair, imbécile... et dis-moi ce que tu fais ici... Dis-le.

SPARKY, incohérent, et se souvenant de choses qu'il voulait oublier :

Ce que je fais ici ? Je... Mais Sergent, vous le savez bien. Parce que Billy était mort. Et parce qu'il était mort, je me suis saoulé. Quatre jours et quatre nuits. Après le carnage. « Manque à l'appel. Etat d'ivresse. Tenue débraillée ».

*Il essaye de s'en tirer par une de ses plaisanteries habituelles. Il chante :*

Huit jours de cachot  
Au pain et au sel

C'est le Sergent noir  
Qui faisait l'appel.

Sans vous offenser, Sergent. Pour commencer il me dit : « Purge d'abord ta peine. Et puis je t'apprendrai quelque chose ». C'est ce qu'il me dit, le Sergent. Moi je lui dis : « Vous m'apprendrez quoi ? » Et lui me dit : « Je t'apprendrai comment tu peux racheter la mort de ton ami Bill. » ... Moi je ne voulais pas ça. Je ne voulais pas ce carnage. Qu'est-ce que j'ai à en faire de cette guerre ?... (*Il rencontre le regard de Musgrave et commence à voir où ce dernier veut en venir.*) Mais quand même, je voulais le venger, hein ? C'est pour ça que je suis là, non ? Je vous ai suivi, Sergent.

*Il chante :*

...C'est le Sergent noir  
Qui faisait l'appel  
Allons vers le Nord  
Dire que Bill est mort.

Et c'est pour ça que je suis là : Le Sergent paye le voyage. Je suis là et je suis payé pour ça. Le prochain coup, c'est pour Bill, pour ce qui reste de Bill ! Les os de Bill, pas d'amateur ? Un shilling pour un os, pour un os de mon copain... (*Encore une fois il refreine son émotion et se tourne vers Hurst, sarcastique :*) Toi, tu le connaissais même pas quand il était vivant. Tu n'étais pas dans son bataillon. Qu'est-ce que ça peut te faire qu'il soit mort ?

HURST, furieux :

Tu as fini de gueuler, morveux, à qui tu parles ?



SPARKY :

A toi, à toi ! C'était un homme, et un soldat...  
(Il rencontre à nouveau le regard de Musgrave,  
et sa voix chavire :) ...Un homme... et un soldat...

MUSGRAVE, *emphatique* :

Toi aussi, tu es un soldat. Ne l'oublie pas. Tu n'es pas en bordée. Tu as trouvé une discipline. Tu es dans l'affliction, mais l'ordre règne. Je suis ton chef et mes ordres sont le Service de Dieu.

SPARKY, *avec soumission* :

Oui, Sergent.

MUSGRAVE :

Le Service de Dieu.

SPARKY :

Oui, Sergent.

MUSGRAVE, *d'une voix plus encourageante* :  
On a parlé tout à l'heure de danger. Mais le danger est toujours relatif à un autre danger. Comparez-le à notre But. Comparez-le à ma stratégie. Rappelez-vous ! Les routes sont coupées, le canal est gelé, les fils du télégraphe sont tombés sous le poids de la neige et le chemin de fer n'est pas encore construit. Sains et saufs nous sommes arrivés, et nous sommes ici sains et saufs. L'hiver nous donne un jour, deux jours, trois jours peut-être. Nous avons tout notre temps pour mesurer la corruption, pour nous dresser face à la ville avec notre signe éclatant et le faire danser devant le ciel. Cette ville est une braise, en dépit du gel. Soufflons dessus et,

ouf, elle partira en cendres. Déjà ils entrent en tremblant dans la grève ! Eh bien, leur émeute et notre guerre relèvent d'une même corruption. Cette ville est à nous, elle est mûre, et quand ces hommes nous entendront, quand ils entendront la parole terrible de Dieu flétrissant les meurtres que nous avons commis, je vous le dis, ils viendront à nous, ils se soulèveront contre cette guerre !

ATTERCLIFFE :

Contre toutes les guerres, Sergent. Il faut qu'ils se soulèvent contre toutes les guerres. Je suis un simple soldat, et j'ai jamais eu d'honneur. Je suis allé tuer au nom de la Reine, et j'ai fait ça pour la solde. C'était ma vie. Mais maintenant, j'ai une autre vie. Il y a eu cette nuit du carnage, et j'ai dit : finie la tuerie

HURST, *très excité* :

Maintenant, c'est nous qui allons tuer !

ATTERCLIFFE :

Ah non !

HURST :

Et moi je dis oui. On est en fuite, tous les quatre, des déserteurs. On est des bêtes sauvages. On a pris la rage, là-bas, de l'autre côté de la mer, et il n'y a plus qu'à courir dans les rues et mordre les gens d'ici pour la leur coller, et on ne pourra pas faire ça sans...

MUSGRAVE, *l'interrompant* :

Ecoutez-moi !

HURST :

Sergent.

MUSGRAVE, scandant ses mots :

Nous sommes venus ici pour révéler notre signe. C'est tout. Il faut que notre signe danse sur cette ville. C'est cela l'essentiel pour aujourd'hui et pour demain. Ce qui doit arriver par la suite, le Seigneur y pourvoira. Il a dit : « Je suis avec vous... Suivez-moi et vous serez tout-puissants. Notre signe nous mènera de l'avant, toujours contre la honte, contre la cupidité, contre le meurtre par cupidité ! Voilà notre devoir, notre nouveau devoir du déserteur : la danse de Dieu sur cette terre. Et nous ne sommes rien d'autre que les quatre pieds de sa danse. Bon. C'est assés. Il fait noir. Rentrons. Ce soir, nous devons partir à boire à tout le monde. Mais attention, je ne veux voir aucun de vous dépasser les limites. Quand il y a danger, il y a tentation. Alors, gardez la gaieté, mais rien de plus. Allez. Emmenez-les.

ATTERCLIFFE, qui prend le commandement :

Très bien. Alors, à mon commandement : Marche à vous ! Et dans la ville, n'oubliez pas : nous sommes des recruteurs. En avant, marche, gauche, droite, gauche, droite...

Ils sortent d'un pas alerte, laissant Musgrave seul. Au moment où ils sortent, entre le Marinier et Hurst, qui leur fait, en passant, une sorte de salut militaire parodique. Musgrave ne le voit pas. Il vient à l'avant-scène, croise les mains sur sa poitrine dans une position de prière. Derrière lui, le Marinier l'imité, en le caricaturant.

MUSGRAVE :

Seigneur, Mon Dieu et Mon Seigneur. Oui ou non, avez-vous remis cette ville entre mes mains ? Toute ma vie de soldat, je vous ai prié, Seigneur, de me servir la vérité. J'ai pris ma hache et j'ai frappé droit l'écorce. Mon régiment était mon devoir et la mort était mon honneur. J'ai agi selon la règle. Mais tout cela est devenu un mensonge et je n'y voyais plus clair... Maintenant, mon devoir est d'un autre ordre. Je suis venu dans cette ville pour réformer le devoir du soldat, Seigneur, écoutez ma prière : Gardez-moi l'esprit clair, afin que je sois équitable dans la punition et dans le châtement. Faites de cette danse, Seigneur, que vous avez fécondée en moi, une révélation inévitable. Le signe en est terrible : l'accomplissement sera pire. Je sais que telle est Votre volonté, Seigneur, et vous y pourvoirez.

Il reste un instant en silence, puis se retourne brusquement et part à grands pas derrière ses soldats. Il ne voit toujours pas le Marinier. Celui-ci lève son chapeau, à la fin de la prière de Musgrave et il reste là, à regarder gravement devant lui, avec un sourire hypocrite et il murmure :

ACTE II

SCÈNE 1

*La taverne de Mrs Hitchcock.*

*C'est une scène d'animation et de bonne humeur. Mrs Hitchcock est assise derrière son bar, buvant du thé arrosé de brandy. Annie va et vient dans la pièce, servant les boissons et emportant les verres vides. Musgrave, assis devant sa chope de bière, observe tranquillement la scène. Sparky porte son tambour autour du cou et, alternativement, bat du tambour, boit et chante. Le Premier et le Deuxième Mineur, déjà un peu ivres, boivent et dansent. Le Marinier boit, danse et joue de l'harmonica. Il bat la mesure des chansons. Attercliffe boit et danse, il épingle des cocardes sur les chapeaux des mineurs. A tour de rôle, des danseurs attrapent Annie et la font virevolter. Mais elle se défend avec une indifférence dédaigneuse, et poursuit son travail. Quand la scène débute, tous les hommes — sauf Musgrave — chantent en chœur.*

ACTE II, SCÈNE 1

57

CHŒUR :

Sonnez, sonnez, trompettes  
Roulez, roulez, tambours !  
Vivent les soldats qui font la fête  
Vive l'amour !

*Le chœur est repris à la fin de chaque couplet par la plupart des hommes, et, à chaque reprise, ils déraillent un peu plus.*

SPARKY chante :

A vingt ans je partis soldat  
Toutes les filles pleuraient après moi  
Si maintenant je rentrais là-bas  
Elles voudraient plus de moi.

*Chœur.*

LE PREMIER MINEUR, à Musgrave qui étudie son registre :

Rien, je signe rien maintenant. Sans engagement, j'ai dit, sans engagement.

MUSGRAVE :

Ouais. Sans engagement. Personne dit le contraire.

SPARKY chante :

A la caserne, au garde-à-vous  
Toute la nuit tu dors debout  
Mais pour coucher avec une fille  
Pauvre soldat, des clous !

*Chœur.*

LE DEUXIÈME MINEUR, à Attercliffe :

Je pense comme lui, moi aussi. C'est bien beau,

le recrutement... mais je suis un homme marié  
j'ai une femme...

SPARKY chante :

Enfin nous partons pour la guerre  
Pour le soldat c'est le bon temps  
Et toutes les filles se couchent par terre  
Réclamant des amants.

Chœur.

LE DEUXIÈME MINEUR, à Attercliffe :

Je suis pas sûr que ta tête me revient, eh, toi.

SPARKY :

Moi ?

LE DEUXIÈME MINEUR, désignant Attercliffe :

Toi.

SPARKY chante :

On est tous logés chez le Maire  
On boit de la bière tout l'long du jour  
Et la nuit ses filles et leur mère  
Prennent des leçons d'amour.

Chœur.

LE DEUXIÈME MINEUR, s'adressant à Sparky :

Je suis un homme marié, j'ai une femme  
une femme... une femme.

SPARKY :

Personne veut te la prendre.

LE DEUXIÈME MINEUR :

Pas toi ?

MUSGRAVE, intervenant :

Personne, calmez-vous, l'ami.

LE PREMIER MINEUR :

Musgrave, je la prendrai, quand tu seras à la guerre,  
je la prendrai.

LE DEUXIÈME MINEUR :

LE PREMIER MINEUR :

Non... non... non, je m'arrangerai  
à la guerre. (Il titube et marche vers Annie,  
elle le repousse plus ou moins et le repousse.)  
Non, non, on danse !

Le Deuxième Mineur et entame avec  
une sorte de lourde danse paysanne, pendant  
laquelle un Marinier joue de l'harmonica. Tandis  
qu'ils dansent, chœur et hurrah général.

MARINIER :

Allez boire, Annie. Ce soir, c'est la Reine  
Combien vous en avez recruté, Ser-

MUSGRAVE :

Je ne recrute personne. (Il cogne avec  
son poing pour obtenir le silence.) Ecoutez. Ecou-  
tez le monde !

MARINIER, faisant du zèle :

Écoutez, écoutez.

Écoutez le tambour.

MUSGRAVE, *cherchant à convaincre* :  
 Vous êtes les hôtes de Sa Majesté la Reine, et  
 point c'est tout. Sur mon honneur de soldat.  
 Alors tous ceux qui boivent ce soir...

LE MARINIER :  
 ...qui boivent ce soir !

MUSGRAVE :  
 ...c'est au bon plaisir de La Reine. Et n'avez  
 crainte, aucun de vous ne risque de trouver un  
 shilling dans sa chope ! Ces vieilles ruses sont  
 périmées depuis longtemps. L'armée ne veut que  
 des hommes de cœur, c'est-à-dire des hommes  
 librés, soldats de leur propre gré, pour l'Empire.  
 Buvez donc et soyez les bienvenus, vous tous  
 hommes de cette ville.

LE MARINIER :  
 Vous tous, hommes de cette ville.

MUSGRAVE :  
 Bientôt, nous tiendrons réunion sur la Grande  
 Place, nous battons le tambour, les drapeaux  
 claqueront dans le vent. Alors, vous pourriez  
 nous payer de retour, en signant de votre nom  
 sur nos listes. En pleine connaissance de cause.  
 C'est tout. Et maintenant, buvez et amusez  
 vous !

*Roulement de tambour.*

LE MARINIER :  
 Buvez, et amusez-vous, les gars ! Hurrah !

LE DEUXIÈME MINEUR :  
 ...vous êtes un homme. Serrez-moi la  
 main.  
 Le Marinier pousse un hurlement et com-  
 mence à danser, jouant de l'harmonica. Il tré-  
 pite et tout le monde s'esclaffe.

LE MINEUR, *méprisante* :  
 ...Sergent, quel régiment ? Les Lanciers  
 ou les Mousquetaires en l'air ?

LE MARINIER :  
 ...le dire, ma belle, pourquoi pas ? Les  
 « Cavaliers de Sa Majesté ! » ou le  
 « Cavalier devant-dérrière » ! Holà, mes jolis petits

...conspiration, machination  
 ...qui connaît Joe, le vieux fripon  
 ...ouvre l'œil, et le bon.

...le regardant sévèrement :

...haïsse les épaules et sourit. Mus-  
 grave annonce à sa question.

LE MARINIER :  
 ...une petite blague. A la revoyure...  
 ...l'air de « Michael Finnegan » et sort  
 ...temps, Sparky a enlevé son tam-  
 bour et s'est placé à l'avant-scène, pour barrer  
 ...Attercliffe boit avec les mi-  
 ...en temps, et l'un d'eux tape sur  
 ...la sortie du Marinier a rendu  
 ...un peu plus calme.

SPARKY, à Annie :

Annie, regarde ! (Il prend un jeu de cartes dans sa poche et le présente :) Prends-en une ! Vas-y. Prends. (Elle obéit.) Alors ?

ANNIE :

Dame de pique.

SPARKY, riant :

Drôle de carte ! C'est toujours celle-là qu'on prend. Doit y avoir du miel dessus, elle colle aux doigts. Je l'appelle « grand-maman » pour l'amadouer, et qu'elle me fasse pas de misère. (Il a remis la carte dans le paquet et il le met dans sa poche.) Bon... Maintenant, prends les cartes du dessus. Dis-moi lesquelles c'est.

ANNIE :

8 - 9 - 10 - Valet, tous pique.

SPARKY, triomphant :

Merveilleux ; ils sont sortis dans l'ordre de la Reine, en rang, derrière la Reine. Et où elle est cette Reine ? Tombée sur son derrière. Prends le paquet. Prends-la...

ANNIE :

C'est bien la Reine !

SPARKY :

Sûr, que c'est la Reine. Je te l'avais dit, ça que j'appelle la vie. Tout sort dans l'ordre attendu, mais pas quand on l'attend. Et c'est pour ça qu'il vaut mieux rigoler. Ah... On m'appelle Sparky, farces et attrapes de tous genres ! Tu vois, plein de gaieté, plein de...

ANNIE, pas très impressionnée :

Un peu d'alcool, aussi. Pousse-toi de mon chemin. Travaille, moi.

SPARKY, sortant derrière elle et lui barrant le chemin :

Attends, belle, écoute : Il y avait une fois un Anglais, un Gallois et un Irlandais. Tous les trois étaient consignés, pour cause d'ivresse. Alors, le Gallois leur dit : « Un, deux, trois, tout ce qui est un Ecossais ». Et alors on entend un bruit de chambre.

Il se tourne et se dirige vers le bar ; l'histoire se termine. Il essaye de la suivre, mais il est trop tard. Hurst parait à la porte. Annie jette les yeux vers lui et le suivra du regard pendant toutes les répliques suivantes. ▽

MADAME, à Sparky :

Ne t'excusez pas.

SPARKY :

Je suis pas saoul.

MADAME :

Attends garde. Ce n'est pas le moment.

SPARKY, montrant Hurst :

Le moment ! Tiens, v'là l'autre qui arrive.

MADAME :

Attends, j'ai rien contre Hurst :

SPARKY :

Attends.

MADAME :

Attends.

MUSGRAVE :

Pourquoi faire ?

HURST :

J'avais des choses à penser. Et je vous dis franchement : « Sergent, c'est pas assez ! »

MUSGRAVE :

Qu'est-ce qui n'est pas assez ?

HURST :

Ce que vous comptez faire. C'est de la guimauve, Dieu et votre message ! Bah ! Qu'est-ce que ce message ? Qu'est-ce que ça vaut ? Ils paient tous s'amener avec des messages... C'est pas assez fort. Il faut être plus forts.

MUSGRAVE :

Laisse cela, veux-tu. La logique, c'est moi qui fais. Ton affaire à toi, pour l'heure, c'est de tenir sur tes pieds !

*Musgrave s'éloigne de Hurst.*

HURST, criant et titubant :

C'est pas assez fort !

*Il se tourne et découvre Annie qui se tient devant de lui, et le regarde dans les yeux. Elle lui offre une chope de bière. Il la prend et la boit rapidement, sans regarder Annie.*

MRS HITCHCOCK, appelant du bar :

La Reine est en déficit, Sergent.

MUSGRAVE :

Vous avez dit, Madame ?

MRS HITCHCOCK :

« La Reine est en déficit ! Son compte est en déficit. »

MUSGRAVE :

« Écrivez ça sur son ardoise... et une tournée, s'il vous plaît. »

MRS HITCHCOCK :

« Plus de craie. »

MUSGRAVE :

« Ça se trouve. »

*Musgrave met la main dans la poche et en sort une poignée de pièces. Il fait un compte rapide et dit à Annie qu'il prend quelques pièces.*

MUSGRAVE, l'observant :

« Ça pèse pas lourd, hein ? »

MRS HITCHCOCK :

« Ça pèse pas lourd, hein ? »

*Musgrave s'approche du bar, et paye. Sparky est en train de montrer ses tours de cartes aux militaires. Annie tire par la manche Hurst, qui est assis à côté d'elle.*

MUSGRAVE, supplément :

« C'est toi le plus beau, tu sais ? »

MRS HITCHCOCK : « Qu'est-ce que tu dis ? »

MUSGRAVE : « C'est que je répète ? Pourquoi ? Tu le sais »

HURST, préoccupé :

J'ai d'autres soucis et je me fiche pas mal de  
que tu penses de mon physique. (Il l'étudie  
plus près et perd d'un coup son air triste  
prend un air de séducteur arrogant :) C'est  
quoi, j'ai pas besoin de penser aux femmes  
les laisse penser à moi. J'en ai tombé plus d'une  
et des plus belles que toi, entre la soupe  
rôti. Ne te flatte pas.

ANNIE :

Je ne me flatte pas, soldat. C'est toi que je flatterai  
je te rejoindrai cette nuit.

HURST, content, mais essayant de le cacher  
C'est vrai ? Tu as du goût, tu as bien choisi

ANNIE, avec intention :

Et tes autres soucis, tu les oublieras.

HURST, nettement intéressé, maintenant

Peut-être bien... Tiens-toi droite. Voyons  
vage et un peu maigre, comme je les aime  
faite, à ce qu'il me semble. Tu as de beaux  
veux, mais il faudrait passer un peigne dans  
Et te laver la figure. Ton cou sent la fumée  
je me trompe ?

ANNIE, acceptant ces remarques dans  
où elles sont dites :

J'ai soufflé sur le feu tout à l'heure.

HURST, se vantant :

Ah, la dernière que j'ai eue, c'était la figure  
colonel. Je m'ennuie pas, moi, ma belle

Attercliffe les rejoint.

Attercliffe :

...c'était lui le plus beau. Je t'ai en-  
Mais ce n'est pas vrai.

...qui ? Toi, peut-être ?

Attercliffe :

...tu sais, ce mineur, là-bas, il pensait  
...lui chiper sa femme. Bon sang, je  
...plutôt son froc... Une femme, j'en ai  
...Rappelle-moi de te raconter ça un de  
...Sparky en ferait bien une chanson,  
...pas Sparky ?

...mots sont criés à travers la pièce.

...criant :

...Vous commencez à y aller un  
...retourne vers les mineurs.) Carte,  
...une carte, n'importe laquelle. Dis-  
...Pose-la.

UN MINEUR :

...on bat. Et on coupe.

...Maitre :

...criant :

...Messieurs, on va fermer. Annoncez  
...commandes.

...cock, furieuse :

...te permet de faire la loi ici ?



LE MARINIER, *chantant* :

Sonnez, sonnez trompettes.  
Roulez, roulez tambours...

Si c'est pas moi, et si c'est pas vous, c'est  
quelqu'un d'autre. Regardez !

*Entre l'Officier de Police.*

L'OFFICIER DE POLICE :

C'est l'heure de fermer, Madame Hitchcock.

MRS HITCHCOCK :

De quoi parlez-vous ?

L'OFFICIER DE POLICE :

Ordre du Conseil, Madame ! Tous les établis-  
sements publics doivent fermer à neuf heures  
cises, et ce, jusqu'au règlement du conseil mu-  
nicipal.

MRS HITCHCOCK :

Première fois que j'entends la nouvelle

LE PREMIER MINEUR, *à l'Officier de Police*

Sors-toi de là.

LE DEUXIÈME MINEUR, *à l'Officier de Police*

Rentre chez toi, corbeau bleu, et ramène  
minée.

L'OFFICIER DE POLICE :

Ça va comme ça, hein ?

MUSGRAVE :

Oh ! vous échauffez pas !

LE DEUXIÈME MINEUR, *à Musgrave* :

Vous n'êtes encore à l'Armée, vous savez !

avant mon vieux, doucement, on est entre  
deux hommes mariés.

LE PREMIER MINEUR :

Comme j'ai dit, vous êtes un hom-  
me, vous ferrez la main.

L'OFFICIER DE POLICE, *maintenant que les es-*  
*prits sont calmés* :

J'ai donné ce soir, Madame. J'ai laissé  
la porte ouverte plus longtemps que les  
autres, mais il est presque dix heures moins  
quatre, et je suis dans mon droit en faisant une  
petite tournée à cause de l'armée... Question de  
patience, la tâche. J'espère que vous avez fait  
un bon usage de ce délai, Sergent ?

LE DEUXIÈME MINEUR, *avec grande amitié* :

Un bon dernier verre, croquemitaine...  
à son compte.

L'OFFICIER DE POLICE, *d'un ton cassant* :

Le vin est déjà bu. Fermez, Madame.

LE DEUXIÈME MINEUR, *une méchante idée lui*  
*passant par la tête*

Une minute. Supposons que je rejoie  
à l'Armée. Supposons que je m'engage.  
Supposons que je deviens, ma femme ?

LE MARINIER :

Coucoucou, cocu !

LE DEUXIÈME MINEUR, qui découvre la scène  
se à sa propre question :

Elle ira coucher avec la police ! Celui-là  
lui faire son affaire.

Il se précipite sur l'Officier de Police qui  
chope. L'Officier de Police trébuche et tombe.  
Le mineur lève sa chope pour le frapper. Attercliffe  
et Musgrave bondissent pour l'en empêcher.

ATTERCLIFFE, tirant brutalement le mineur  
en arrière :

Hé, hé, hé ! Arrête-toi, arrête-toi ! Bon  
Tu aurais pu le tuer. Non mais...

Il tremble des pieds à la tête.

LE PREMIER MINEUR :

Pourquoi pas, s'il en a envie ?

ATTERCLIFFE, avec passion :

Il y en a assez de tout ça. Assez ! Assez  
de violence !

MUSGRAVE, tenant Attercliffe pour le cou  
Arrêtez, vous autres !

L'OFFICIER DE POLICE, se relevant lentement  
Dégagez ! Dégagez ! Décidément, il est  
temps de fermer. Sortez tous d'ici. Allez  
en ! Rentrez chez vous... Vous voulez  
pelle du renfort ? Allez-vous-en !

Il pousse les mineurs et le Marinier  
du café.

Sergent. Il l'aurait fait, il l'aurait  
toujours là... Tuer... tuer.

Il bondit, à Attercliffe :

Se tournant vers l'Officier de Poli-  
cie, sous à bout, Monsieur l'Officier.

L'OFFICIER DE POLICE :

Je suis sûr de vous tenir tranquilles... Je sais que  
vous ne payez à boire, mais quand même  
pas.

Je défendons les usages. Inutile de vous  
nous aussi, nous défendons l'ordre  
pas !

L'OFFICIER DE POLICE :

(Il ouvre la porte et crie dans la rue :)  
Allez, allez sans trainer... Allez, allez...  
Allez vite ! (Il revient vers Musgrave,  
le conspirateur.) C'est une sorte de  
conspiration. Je l'ai dit à Son Excel-  
lence. C'est des incidents pendant la nuit,  
je ne peux pas me tenir pour responsable.  
Je suis sûr de mieux... Je lui ai dit, je lui ai  
dit. Oh ! à propos de Son Excel-  
lence, je pourrais peut-être vous sug-  
gerer quelque chose.

Il se penche vers Musgrave :

Il y a des volontaires, vous savez.

L'OFFICIER DE POLICE, avec insinuation :

Il y a des volontaires ? On con-

naît le vieux système : toi, toi et toi, hier  
gent ? Patronne, une pinte de bière, pour  
et le Sergent !

Mrs HITCHCOCK :

On est fermé.

L'OFFICIER DE POLICE, *large d'esprit*

Ça ne fait rien. Servez le Sergent, c'est  
dent de l'Hôtel. Le règlement le permet.

Mrs HITCHCOCK, à Annie :

Alors, sers-le. C'est la Reine qui paye.

Elle se verse encore une tasse de thé  
prépare les boissons et les apporte à Musor  
à l'Officier de Police. Ils examinent une  
noms, que ce dernier a sortie de sa poche.

SPARKY, aux deux autres soldats :

Large et généreuse, la Reine. Je dis, elle  
large et généreuse, ah, ah ! Si elle avait  
ce qu'elle a payé ce soir, il faudrait éponger  
château de Windsor, avec sa permission  
qu'au corps de garde ! Je dis, il faudrait  
ger...

ATTERCLIFFE :

Oh, ferme-la, Bon Dieu. Tu nous casses les  
les avec tes boniments.

SPARKY, vexé :

Eh, bon, ça va...

Il se retire, blessé.

HURST, à Attercliffe :

Tais-toi, toi-même. Qu'est-ce qui te pre...

assez détaillé tout à l'heure, tu ne  
tellement bourré que t'as mé-  
qui s'est passé...

passé. Deux mineurs, à moitié saouls,  
tu n'as pas loin d'avoir ton  
Quand tu te mets à parler de ta  
ce que ça veut dire...

Elle détache ses mots :

Il y avait mort d'homme. On est là  
massacre, pas pour le commen-  
chante, chante !

Elle s'agitte en scandant furieusement

un sous, pour un pauvre aveugle

en fer blanc.

moi aux tripes... Je préfère m'en  
jusqu'à la remise.

Qu'est-ce que ça fait ?

un type, dans une caisse, avec qui  
pas comme un idiot...

Il porte de derrière.

pas un peu timbré ? Quel  
il peut avoir, là-bas ?

HURST :

N'y pense pas.

SPARKY, *féroce* :

De vieux os dans une boîte, ça grince, ça  
que ? Billy aimait chanter, tu crois qu'ils  
faire un duo ?

HURST :

J'te comprends pas. Moi, ça me fait pas  
ça me rendrait plutôt malade.

SPARKY, *toujours violent* :

Malade ! Mort de frousse ! Hé, hé, c'est toi  
tout à fait toi...

HURST :

Tout ça me travaille, c'est vrai. Appelle  
frousse, si tu veux.

SPARKY :

Toi et moi, on fait la paire, mon vieux.

HURST, *féroce* :

Très bien. Tu verras.

*Il se détourne subitement et reste à ramper  
dans son coin. Sparky fait un signe à Annie  
approche, sans enthousiasme.*

SPARKY :

Dis donc, Annie, je vais te dire. Je sais  
pas ce que je fais ici. (Elle le regarde  
interrogateur. Il change brusquement de  
Voyons, on a nos lits dans l'écurie, un lit  
chaque box. Mais le Sergent, lui, il est dans  
maison...

qu'on appelle la discipline, tu vois...  
Sergent, mon Sergent... A vos ordres, Ser-  
gense, notre petite vie... Ah, ah, le trois-  
au fond, c'est le mien, y aura le meil-  
l'aval des trois, le plus rapide. Toutes les  
est moi qui les gagne. Mais où je  
plus fort c'est aux obstacles... Viens ce  
un petit galop !

*Il reprend, à la façon dont il prononce la  
danse, qu'il ne plaisante pas.*

*Il se détache :*

*Il se  
soir...*

*Il se détourne une autre fois. Je peux pas dire d'un  
autre.*

non plus. Tu sais, j'ai pas encore réussi à te  
Mais je crois que je vais y arriver...  
il y avait une fois un boucher, un bou-  
deur d'andouilles. Ils étaient  
d'une rivière. Et alors, ils aperçoivent  
un arévé qui descend au fil de l'eau...

*Il se redresse soudain :*

Bon Dieu ! J'étais presque endormi. J'ai commencé un méchant rêve et ça m'a réveillé.

MUSGRAVE, à l'Officier de Police :

Non, Monsieur, ça n'ira pas. De nos jours, on n'enrôle plus de force. Si un homme se présente, et qu'il signe, soit. Mais autrement...

L'OFFICIER DE POLICE, vexé :

Vous n'êtes pas des plus coopératifs.

MUSGRAVE :

Je regrette. Je verrai ce que je peux faire, mais je ne vous promets rien. Du reste, les agitateurs sont des agitateurs, dans l'Armée ou dans l'Armée. Il n'est pas certain que je veuille aller à la guerre. Mais j'y penserai. Bonne nuit.

Il accompagne l'Officier de Police jusqu'à la porte.

L'OFFICIER DE POLICE :

Bonne nuit. Bonne nuit, Madame.

Il sort. Musgrave revient vers les soldats.

MUSGRAVE, appelant Annie :

Annie !

ANNIE :

Oui.

MUSGRAVE :

Ce sont mes hommes. Ils ont leur travail. Vous n'avez pas à les distraire.

ANNIE :

Non ?

— ça va, ça va, ça va.

— le travail bien qu'il y a le travail des femmes, le travail des hommes. Et dès que les hommes ne méritent du travail des hommes, c'est

— toujours dérangée :

— nous causer !... Des mots et trois gallons de poudre que c'est ça, l'anarchie ?

— Nous sommes des soldats. Notre métier n'est pas facile, il est même rude. Il faut être sévère, le devoir. Tout cela est écrit dans nos lois en noir sur blanc, un plan d'attaque si vous venez à nous, avec ce que vous voulez, votre vie, ou votre amour — moi, je suis prêt à tout. — vous détruisez notre plan, vous êtes confus, sale, indolent, désordonné, c'est ça l'anarchie. Je suis un homme, je ne connais les mots et je connais comment être fort. Ces hommes ne sont pas devant. Vous ne devez pas vous inquiéter d'eux et leur force. Allez, mainte-

— un peu de vent, et un petit peu d'eau...

— HOOK :

— pour noyer trois vingtaines de matelots du Roi de Norvège...

— pour la première fois, et chante :

Oh Maman ça me brûle  
 J'ai mal et ça brûle  
 Chante-moi, chante-moi, donc  
 Di gol di gol don.  
 Tais-toi pauvre putain  
 Prends un peu de répit  
 La flotte est repartie  
 Prends un peu de répit.

MRS HITCHCOCK, *sèchement* :  
 Annie, va te coucher.

MUSGRAVE, *aux soldats* :  
 Et vous aussi, allez vous coucher. Et ne  
 pas ce que j'ai dit.

Annie sort par la porte de derrière  
*ironiquement, une sorte de révérence.*  
 sort par la porte de la rue. Hurst va pour  
 ler, mais trop tard. Il reste passif.

SPARKY chante :  
 Au lit, au lit, dit le marchand de sable  
 Attends un peu, dit le marchand de sable  
 Le vieux hibou dit : prenez vos moustaches  
 Faut faire la prière avant de dormir  
 Il marche en titubant et rit.

## SCÈNE 2

Une rue. La nuit.

Le Premier Mineur et le Deuxième Mineur  
 trent. Ils sont ivres et marchent au pas.  
 Le Marinier les dirige. Les Mineurs sont

par la gauche des fusils, et le Marinier une  
 fois, le Marinier qui les regarde tranquil-

gauche, droite. En avant, marche...  
 gauche, droite, gauche droite, gau-

gauche. MINEUR :  
 gauche, droite, gauche, droite, gau-

gauche gauche ! Reposez, armes !

MINEUR :  
 Comptez-vous !

MINEUR :  
 Comptez-vous !

MINEUR :  
 Comptez-vous !

MINEUR :  
 Comptez-vous !

gauche, droite, gauche, droite, gau-

MINEUR, *interrompant le jeu* :  
 Comptez-vous, on est drôlement forts.

MINEUR, *enthousiaste* :  
 Comptez-vous, on est drôlement forts.. j'en ai ja-

MINEUR :  
 Comptez-vous, on est drôlement forts.. j'en ai ja-

cices, c'est sûr. A côté de toi, le Sergent Walsh a l'air de la Grand-Mère du régiment. Ça va dans le sang, mon vieux.

LE DEUXIÈME MINEUR :  
Pourquoi j'y ai pas pensé avant ?

LE PREMIER MINEUR, toujours en mouvement :  
Un, deux, trois, quatre.

LE DEUXIÈME MINEUR :  
J'me serais pas marié, si j'avais su.

LE PREMIER MINEUR, se mettant brusquement au garde-à-vous, puis en marche :

En avant, marche ! Un deux trois, un deux trois... (Il se cogne au Troisième Mineur (Walsh vient d'entrer.) Tire-toi de là, Bon Dieu !)

WALSH :  
Mais où est-ce que tu vas comme ça ? Tu s'avance pour sortir. Il passe devant toi, l'arrête d'une main sur la poitrine. Tu t'étais gourré, hein ? Vous êtes pas venus à la grève, en fin de compte, mais vous en rôler des hommes... Je dis vrai ? Les guinées ?

MUSGRAVE :  
Des souverains.

LE DEUXIÈME MINEUR, désignant Walsh :  
Walsh :

Là, c'est lui. Trois galons, mais c'est un

WALSH :  
Oui ? Et vous, qu'est-ce que vous faites ? Vous êtes saouls ! Il paye et vous buvez. Vous

vous paradez comme des gamins de

LE PREMIER MINEUR :  
...mieux que de crever dans la

...mission :  
...honte, j'pourrais dégueuler.

...Walsh par son revers,

...Je te vois, et je vois ce que  
...donné ces galons... (Il montre  
...parce que je sais faire la dif-  
...un homme et un pantin. Je te le  
...homme en deux, et ce sera tout.  
...Toi et moi, nous sommes

...grande ironie :  
...socialiste ! Attention, soldat,  
...te faire pendre ?

...ment :  
...pas, je le pense. Je le pense vrai-  
...frères en Dieu.

...plus ironique :  
...Alors, veille. Et attends.

*Il chante :*

Que votre volonté soit faite  
Seigneur donnez-nous du pain.

MUSGRAVE, avec calme :

J'ai dit : attends. Tu verras.

*Il sort.*

LE PREMIER MINEUR, qui marque  
puis sa collision avec Walsh, chante  
en grommelant :

Un deux trois  
Voilà les soldats  
Trois deux un  
Où es-tu voisin ?  
Il turbine  
Au fond de la mine

WALSH, qui le regarde, dégoûté :

Bonté divine ! J'aurais jamais cru ça.

LE PREMIER MINEUR, grommelant  
plus fort :

Un deux trois  
Entre donc, soldat  
Prends sa place  
Tant qu'il n'y est pas

LE DEUXIÈME MINEUR :

Il parle de ma femme !

LE PREMIER MINEUR, reprenant  
interrompu :

Prends sa place  
Le lit est à toi !

... dont la colère monte :

... du soldat. J'ai pas pu le faire  
... je le raterai pas. J'te ferai

... Premier Mineur qui le frap-  
... et sort. Le Deuxième  
... un hurlement.

... temple de la joie :

... hé, hé !

... Mineur :

... compagnons ! Mes frères !

... indulgence :

... seculs, Et je sais qui les a

... aider à quelque chose,

... nous, toute la semaine.

... détente, et les sol-

... détente. Le froid.

... besoin d'eux, ils se-

... ce vieux tordu



WALSH :

Vrai ?

LE MARINIER :

Tu saurais te servir d'une mitrailleuse ?

WALSH, le regardant par en-dessous :

J'sais pas...

LE MARINIER :

Si tu veux vraiment la bagarre, pourquoi tu prends pas comme il faut ? Viens, je t'expliquerai.

*Il lui lance un regard engageant puis sort en sautillant et en sifflant « Michael Finnegan »*

WALSH :

Peut-être... Roublard, ce vieux marin. Bon. Dis moi comment. Je suis prêt à tout.

*Il part en courant derrière lui.*

### SCÈNE 3

*Chez Mrs Hitchcock. L'écurie et la chambre à coucher.*

*La nuit. La scène est divisée en deux parties. L'avant-scène représente l'écurie, elle-même divisée en trois boxes. (Il ne faut pas que les acteurs puissent se voir d'un box à l'autre). À l'avant-scène, le couloir de l'écurie, qui est l'unique accès aux boxes. Une entrée de chaque côté (l'une donne sur la maison, l'autre sur la cour et la remise).*

*Le fond de la scène (surélevé d'au moins soixante centimètres) représente une chambre dans*

*la maison : elle est juste assez grande pour contenir un lit en cuivre et une petite table avec une bougie. Ces deux enceintes doivent être considérées comme tout à fait séparées. On entre dans la chambre par le fond et le public ne doit pas penser que les acteurs peuvent se voir.*

*Musgrave, en chemise et pantalon, est assis sur le lit. Il lit, à la lumière d'une bougie. Son uniforme est plié à côté du lit.*

*Hurst et Sparky entrent dans l'écurie, apportant des paillasses et des couvertures. Ils commencent à faire leur lit (dans les boxes aux deux extrémités, laissant vide celui du milieu). Sparky est du côté de la maison et Hurst du côté de la cour. Eux aussi se déshabillent. Ils se mettent en chemise (flanelle grise), caleçons longs et chaussettes, leurs vêtements soigneusement rangés à côté des lits.*

SPARKY, se préparant à se coucher :

Dis donc, dis donc, tu m'entends ?

HURST, indifférent :

Oui.

SPARKY :

Tu sais, je suis un peu rond ce soir.

HURST :

Et alors ?

SPARKY :

Qu'est-ce que tu dis ?

HURST :

J'ai dit : Et alors ? On est tous bourrés. J'ai be-

soin de dormir une heure ou deux. Fais ce que tu veux, mais tu mets la sourdine.

SPARKY :

Regarde, c'est encore allumé chez le Sergent (Hurst grogne. Musgrave s'est couché sur sa couverture mais il n'a pas encore ôté son pantalon ni éteint sa bougie.) Eh oui ! Dieu ne dort pas. Ha, ha ! Il y a pas que Dieu qui dort pas. Tu sais, je crois que les mortels aussi sont réveillés (Hurst ne bronche pas.) J'ai dit Dieu ne dort pas !...

HURST :

J'ai entendu. Va te faire foutre !

*Un silence.*

SPARKY :

Dormir ! Tu veux dormir ? Et la belle petite qui se prépare pour toi, alors ?

HURST, qui s'est déshabillé, et qui entre sous ses couvertures :

Ça suffit ! Je t'ai déjà demandé de la fermer. J'ai dit que je voulais dormir, laisse-moi dormir.

SPARKY :

Pourquoi ? C'est à toi qu'elle a promis, pas à moi... Réveille-toi, mon vieux... réveille-toi ! Elle viendra bientôt, tu verras... (Il sifflote « le veil » puis il se glisse sous sa couverture.) Toi pas moi !... Tu veux que je te chante une chanson ?

HURST, presque endormi, et que Sparky réveille :

Quoi ? Est-ce que, oui ou non, tu vas cesser de boucaner ?

SPARKY :

Et toi, quand elle viendra, tu en feras pas du boucan ? Que le plus beau gosse s'envoie la fille, passe encore ! Mais avec ses deux copains de chaque côté, derrière une petite cloison de rien du tout, aïe, aïe, aïe ! ça va être l'agonie ! Alors fiche-nous la paix !

*Un silence. Puis il commence à chanter doucement.*

Elle est venue dans ma chambre

Le clair de lune entre les bras

Fais pas tant de bruit, fais pas tant de bruit

« Couche juste en bas »

Le mari pour nous surprendre

Monte avec un couteau pointu

J'avais mon fusil, j'avais mon fusil !

Pan !

Un mort n'est plus cocu !

*Pendant que Sparky chante, Annie arrive de la maison. Elle va doucement vers le box de Hurst et le regarde. Quand elle parle, il sort la tête des couvertures.*

*Dans la chambre, Musgrave se redresse dans son lit, souffle sa bougie, et s'endort.*

ANNIE, avec un humour tendre :

Me voici. Bonjour. J'ai froid. Je suis un spectre bleu venu te hanter... Brrr... Viens, mon garçon, réchauffe-moi. C'est pas moi qui te donnerai froid.

HURST, *se levant* :

Non... sans doute pas. (*Ils se prennent les bras l'un de l'autre.*) Mais il y a le matin

ANNIE :

C'est vrai, le matin on est froid et on est...  
Pour faire un régiment, combien d'hommes ?  
Mille ?

HURST :

Pas loin.

ANNIE :

Et quand même, quand tu es avec eux, tu es  
seul. Pas vrai ? Alors, serre-moi dans le  
vite. Repousse le vent. Il est tard... Je veux  
chaud.

HURST, *en la repoussant brusquement* :

Et moi, je ne veux pas. Ce que j'ai pu dire  
fini, liquidé, terminé. Va-t'en, laisse-moi

ANNIE, *étonnée et blessée* :

Qu'est-ce qui te prend ? Qu'est-ce qu'il y a

HURST, *violent* :

Va-t'en ! Pour moi, c'est déjà le matin  
de son côté. C'est tout. Tu veux que je me  
vie dans ton ventre.

ANNIE :

Non, non... pas ta vie. Juste cinq ou six heures

HURST :

Tu as entendu le Sergent ? Droit, clair, sans  
bavure. J'avais tort. Je lui faisais pas com-

... Bien, et pour moi c'était du boni-  
... qu'il a dit sur toi, c'était la vérité.  
... intacte, lui.

ANNIE, *incertaine* :

... que dit le Sergent ? Toi ?

ANNIE, *honte* : C'est trop tard, maintenant, pour  
... Il faut qu'on ait confiance en  
... soit fort. On n'a pas le choix.

ANNIE, *éloignant de lui* :

... Tu n'en penses pas un mot.  
... ce soir au bord du canal,  
... terrible...

ANNIE, *en scandant violemment* :

... Sur le bord de l'étang  
... pleurerait dans la nuit...

ANNIE, *ne lâchant pas prise* :

... ne pouvait pas être toi. Maintenant tu  
... les autres. L'Armée de la faim.  
... bois étatu t'en vas. Même si par-  
... le plat qu'on te donne. Eh bien,  
... sans moi dans ton foin, et demain lè-  
... ton travail : parquez les hom-  
... au fer, flanquez-leur votre ra-  
... je m'en fiche...

ANNIE, *qui te prend ? De quoi tu parles ?*

Qu'est-ce que tu attends pour foutre le camp ?  
Bon Dieu, laisse dormir le soldat.

ANNIE :

Tu sais comment ils m'appellent ?

HURST :

Je t'appellerais une sacrée putain.

ANNIE, *sauvagement ironique* :

Oui, mais pas une putain ordinaire. Je suis une fille à soldats. C'est une autre catégorie. (*Attercliffe vient d'entrer de la cour avec sa paillasse. Ils ne le remarquent pas. Annie recommence à plaider.*) Laisse-moi rester. Le Sergent m'a aussi appelée la vie et l'amour. C'est quand même quelque chose, non ?

*Hurst la repousse avec un cri ; elle tombe contre Attercliffe.*

ATTERCLIFFE, *la retenant* :

Ah ! la vie et l'amour ! Je suis un vieux soldat, ma petite, un vieux soldat paillard, tu sais... J'en ai vu de toutes les couleurs. Viens. (*Il la serre contre lui et l'embrasse violemment sur la figure et le cou. Il grimace vers Hurst.*) Toi, là-bas, reste dans ta paille, et dors. Et laisse ça aux hommes.

HURST :

Volontiers... Te gêne pas pour moi !

*Il rentre dans son box, se recouche en grognant et essaye de dormir.*

ATTERCLIFFE, *tenant toujours Annie, et lui parlant avec une sorte de tendresse* :

Qu'est-ce que je vais faire de toi ? Une belle fille avec un cœur comme une grange ? Tu l'ouvres et tout le monde entre. Et peut-être que ça te suffirait encore pas !

ANNIE, *dure et hostile* :

Ça me suffirait pas ? Essayons.

ATTERCLIFFE :

Ah, non. Pas ce soir ! Qu'est-ce que tu connais des soldats ?

ANNIE :

Plus que tu penses.

ATTERCLIFFE :

Possible. Notre Sergent dirait : ça n'a pas d'importance. Il dirait qu'il y a du sang sur ces deux mains. (*Il regarde ses mains avec dégoût.*) Tu peux les essuyer autant que tu veux sur des cheveux roux, il en sortira toujours du sang. Alors, à quoi bon ? Il dirait. Et je dirai pareil. Tiens ! (*Il l'embrasse de nouveau et la lâche.*) Voici pour toi, ma fille. Je t'ai donné tout ce qu'un soldat te doit. Dis merci et restons-en là.

ANNIE, *toujours dure* :

Merci... Tu as raison, c'est mon lot, et ça a toujours été mon lot. Pourquoi je recevrais davantage ? Tu as l'air honnête, et c'est tant mieux parce que tu es presque vieux, hein ?

ATTERCLIFFE, *avec un sourire forcé* :

Hm... Eh oui, c'est vrai. Bonne nuit. (*Il commence à faire son lit et à se déshabiller. Sparky s'est assis sur son lit, et écoute. Comme Annie reste immobile, Attercliffe recommence à par-*

ler.) Ma fille, quand j'étais jeune garçon, je me suis marié, et ma femme a couché avec un marchand de légumes. Il était le plus beau — comme lui il est le plus beau. (*Il montre le box de Hurst.*) En tous cas, c'est ça qu'elle disait. Je l'ai vu, un mètre cinquante et l'air d'un rat dans un tapis brosse. Mais il vendait de belles pommes, il fournissait le village. Et il s'est fourni ma femme ! Moi, je faisais ni l'un ni l'autre. Maintenant, je suis un vieux cochon, en veste rouge et culotte bleue, et c'est terminé. Le sang, tu vois, tuer. Bonne nuit !

*Il est maintenant déshabillé. Il se couche et s'endort aussitôt. Annie reste là un moment, puis s'accroupit et pleure. Sparky sort de son box en rampant.*

SPARKY :

Psst ! Annie ! Arrête de pleurer. Viens ici.

ANNIE :

Ne me parle pas. Va te coucher. J'en peux plus de vous tous !

SPARKY :

Annie, Annie, regarde-moi. J'ai envie de parler. J'ai tout entendu, tu sais, je ne suis pas aussi saoul que ça. Je veux dire, j'ai déjà été plus saoul, je veux dire, j'arrive à me tenir sur un pied, regarde, je suis une cigogne, regarde. (*Il essaye de se tenir sur un pied et ce faisant, il regarde vers la lumière de Musgrave.*) Tiens, Dieu dort.

ANNIE :

Dieu ?

SPARKY :

Il a éteint sa bougie, regarde !

ANNIE :

Mais c'est là qu'est le Sergent.

SPARKY :

C'est vrai. Je croyais pas qu'il dormirait. Moi, je peux pas dormir. Qu'est-ce que tu as contre moi ?

ANNIE, surprise :

Rien de spécial.

SPARKY :

Mais c'est pas pour moi que tu es venue ? Je veux dire, tu lui as demandé à lui, et il a dit non. Je t'ai demandé, et tu as dit non. Tout est à l'envers, je veux dire, tu sais ce qu'il dirait, le Sergent ? Il dirait que c'est l'anarchie !

ANNIE :

Il dirait ça, lui ? (*Musgrave grogne dans son lit.*) Ah, vous êtes de drôles de crabes, tous les trois ! Votre sergent, il vous est resté dans la gorge comme une arête !

SPARKY :

Chut. Viens par ici. (*Il la mène aussi loin que possible des deux autres.*) Ecoute !

ANNIE :

Quoi ?

SPARKY :

Ils ronflent. Bon... Je te l'ai dit tout à l'heure, Sparky est toujours prêt à rire... Parce que si

un homme rit pas, il faudrait qu'il hurle, et hurler, c'est pas pour les hommes, c'est pour les chiens, les loups, les mouettes, et les autres animaux de ce genre — pas vrai ?

ANNIE :

Tu veux dire que tu as peur ?

SPARKY, *dans une sorte de prise de conscience, nerveusement :*

Oui, j'ai peur... Dieu n'est pas là, il a éteint sa bougie, alors, je peux te le dire, Annie, j'ai peur. Oh ! pas de la guerre, pas des boulets qu'on tire au fin fond de l'Empire. Ce n'est pas ça, je t'assure. Ils m'ont même donné une médaille, en argent. Mais je vais te dire, je suis... Je ne devrais pas parler... Je crois que je deviens fou... Viens, embrasse-moi vite, embrasse-moi...

ANNIE *le regarde avec curiosité, elle est fascinée :*

Bon. Je viens...

*Elle l'embrasse et il la serre contre lui.*

MUSGRAVE, *sur un ton clair et catégorique, bien qu'endormi :*

Vingt-cinq hommes, neuf femmes, vingt-cinq hommes. Pas d'enfants. Non.

ANNIE, *dans un élan soudain :*

J'avais un soldat, il faisait des tours, il chantait des chansons... Et puis, il a fait comme vous. Oui Sergent. Non Sergent. A vos ordres Sergent. Mais au fond, il prenait tout à la blague. Dieu vous damne tous, ils l'ont tué ! Dans votre Empire de sable. Et à quoi ça a servi ?

SPARKY :

Je ne sais pas.

ANNIE :

A me faire un enfant mort, tout tordu, qui ne faisait rire personne. Un petit trèfle desséché. Il y avait moi, il y avait mon soldat, et un bébé sous la terre... La trinité, quoi !

*Elle ne peut plus parler et il la console silencieusement.*

SPARKY, *dont l'esprit travaille :*

Annie... Annie. Toi aussi. Encore une mort qui n'est pas payée... Ah, si je pouvais payer ! Dis, suppose que je paye pour toi ; alors, tu pourrais peut-être payer pour moi.

ANNIE :

Je ne comprends pas.

SPARKY, *poursuivant sa pensée, dans un grand trouble d'esprit :*

Ça ne serait pas l'anarchie, tu sais. Sur ce point, il ne peut pas avoir raison. Tout ce qui est vrai, c'est ça : tu vis, et je vis. Nous n'avons pas besoin de son Devoir, de son Signe. Un homme mort est un homme mort. On devrait pouvoir dire : la note est payée. Ta vie et la mienne. Nous n'avons besoin de suivre personne.

ANNIE :

Mais de quoi tu parles ?

SPARKY, *retombant dans son désespoir :*

Oh mon Dieu, je ne sais pas. Dieu s'est endormi, mais quand il se réveillera...

ANNIE, désorientée mais pleine de pitié :

Oh, calme-toi, Sparky, calme-toi... là... doucement.

*Il s'est effondré dans un coin et elle se penche sur lui. Ils s'embrassent de nouveau avec passion.*

MUSGRAVE, criant dans son sommeil :

Le feu ! Le feu ! Le feu ! Le feu ! Londres brûle ! Londres brûle !

MRS HITCHCOCK, portant un peignoir sur sa robe de chambre, un gobelet à la main, se précipite dans la chambre de Musgrave :

Qu'est-ce qui se passe ?

*Elle allume la bougie qui se trouve à côté du lit.*

MUSGRAVE, se redressant sur son lit, et parlant très distinctement, comme si ses propos avaient un sens :

Ça flambe, ça flambe. Plus qu'une minute et vous exécuterez les ordres... Prenez cette femme, prenez-la. Qui a dit que c'était une enfant ? Elle est sur la liste ; elle est en âge d'être tuée. A mon commandement... Exécution. Trente secondes, compte à rebours. (*Il regarde sa montre.*) Vingt-six... vingt-trois...

MRS HITCHCOCK, affolée :  
Sergent... Sergent...

MUSGRAVE :  
Taisez-vous ! Vingt... dix-huit... Je suis en mission, Femme. Je minute la fin du monde. Encore

dix-neuf secondes, mon Général... Cinq... trois... deux... un...

*Il pousse un grand cri d'agonie et retombe sur son lit.*

*Dans l'étable, tout le monde l'entend et prête attention. Attercliffe se retourne pour dormir. Hurst s'assied dans son lit, sur le qui-vive. Annie et Sparky, surpris, s'écartent l'un de l'autre.*

ANNIE :

Sparky, c'est ton Dieu. Il souffre.

*Sparky s'assied, les yeux fixes, jusqu'à ce qu'Annie l'attire de nouveau à elle.*

MRS HITCHCOCK :

A quoi jouez-vous ? Vous allez réveiller toute la ville. (*Musgrave grelotte et gémit. Elle le secoue doucement.*) Allons, c'est un cauchemar. Réveillez-vous. Ça va le chasser. Allons... Allons...

MUSGRAVE :

Laissez-moi seul. Je ne dormais pas.

MRS HITCHCOCK :

En tous cas, vous n'étiez pas réveillé.

MUSGRAVE :

Mélez-vous de vos affaires.

MRS HITCHCOCK :

Je pensais que vous étiez souffrant.

MUSGRAVE :

Non, non... (*Brusquement.*) Ça viendra, n'est-ce pas ?

MRS HITCHCOCK :

Qu'est-ce qui viendra ?

MUSGRAVE :

La fin du monde ? Vous me direz que c'est sans importance. Mais si au moins on pouvait l'affronter la tête froide : je veux dire selon l'ordre, et les nombres, tant de rangs à droite, tant de rangs à gauche, tous en tenue correcte, alignés pour la parade. Qu'on ait eu tort ou qu'on ait eu raison, cela n'a plus d'importance. Mais au moins savoir qu'on a eu tort ou qu'on a eu raison. (*Il grelotte.*) Donnez-moi quelque chose à manger.

MRS HITCHCOCK :

Je vous ai apporté un rhum chaud. Tenez.

*Elle lui donne le gobelet.*

MUSGRAVE :

Quoi, qu'est-ce que c'est ?

MRS HITCHCOCK :

J'en bois la nuit, à cause de mes douleurs. Je vous ai entendu crier, alors, je vous l'ai apporté. Prenez un biscuit.

*Elle lui donne un biscuit qu'elle avait dans sa poche.*

MUSGRAVE :

Merci. (*Il mange et boit.*) Ça va mieux... Vous me comprenez, n'est-ce pas ? Si on marche à la tête de son peloton, on ne voit pas les autres soldats. On doit suivre les ordres qu'on entend, et encore heureux quand on les entend bien. Une

fois, quand j'étais jeune recrue, je me suis trouvé seul au milieu de la cour, pendant l'exercice. Les autres avaient reculé de vingt pas, et, moi, j'avais rien entendu.

MRS HITCHCOCK :

Il faut vous coucher. Vous êtes souffrant. Je le vois. Calmez-vous, Sergent, calmez-vous.

MUSGRAVE, *se détendant* :

Je suis calme... je suis calme.

*Elle remonte la couverture et s'assied au bord du lit, l'apaisant pour qu'il retrouve le sommeil.*

SPARKY, *avec une brusque résolution* :

Qu'il dorme ou pas, je m'en fiche. La prochaine fois, je me plante devant lui et je rigole. Parce que je penserai à une histoire qui me fait toujours marrer. Tiens, je te la raconte : Y'avait quatre types, c'était leur jour de paye. Ils décident de faire une virée terrible toute la nuit dans la ville. Le premier, dans le premier bistrot, il dit : « C'est moi qui choisis et vous devez boire ce que je choisis »... Et il commande « un doigt d'arsenic dans chaque verre ! » Alors il y en a un qui boit, et qui meurt. Le deuxième boit et il meurt aussi. Et le troisième, est-ce qu'il doit continuer ? Est-ce qu'il doit respecter la loi ? Parce qu'ils en avaient fait une loi — chaque homme suivant la folie de l'autre.

*Hurst a quitté son box, s'approche silencieusement et écoute.*

ANNIE :

Je ne sais pas...



SPARKY :

Moi non plus. Mais je peux te dire ce que je ferais.

ANNIE :

Quoi ?

SPARKY, *tout à coup sérieux* :

Je m'enfuirais. Et avec toi. Regarde, Annie, il neige ; on peut pas quitter la ville mais tu pourrais me cacher quelque part. Et tu te cacherais avec moi. Et quand tout serait terminé, tu pourrais me trouver des vêtements et on s'en irait... Je veux dire, on irait à Londres. Ça te plairait, Londres ? T'as jamais été à Londres ?

ANNIE :

Quand tout *quoi* sera terminé ? Qu'est-ce qui va se passer ?

SPARKY :

Eh ! C'est la question. Si je pouvais te le dire... Mais c'est l'affaire de notre Sergent, pas la mienne.

ANNIE :

Une sale affaire, sans doute ?

SPARKY :

Sans doute... Je ne sais pas. Je lui ai jamais demandé. Tu vois, il est comme Dieu. Et nous, on était ses petits anges, des anges. Ah ah ! Mais pour moi, c'est fini la blague. Elle a assez duré. Fini de rire. Ecoute, Annie, si je reste encore ici, je vais vraiment devenir fou. Alors, sors-moi de là, vite !

ANNIE, *décidée* :

Je vais t'aider. J'ai peur. Habille-toi, Sparky ; je vais te cacher.

SPARKY :

Tu es bonne, Annie.

ANNIE :

Mais tu me laisseras pas en rade, hein ?

*Il commence à s'habiller en hâte, mettant d'abord sa veste.*

SPARKY :

Non.

ANNIE :

Jure-le.

*Il est sur le point de mettre son pantalon. Il le laisse tomber, et prend Annie dans ses bras.*

SPARKY, *tandis que Hurst file dans le box et chipe le pantalon* :

C'est juré. (*Lâchant Annie* :) Allons, vite ! Où est passé mon pantalon ?

HURST :

Le voilà !

SPARKY :

Mais, qu'est-ce qui te prend ? Donne-moi ça, espèce de...

HURST, *trionphant* :

Viens le chercher, Sparky. Tu feras un beau déserteur, à courir le cul à l'air dans la lande, par trois mètres de neige !

SPARKY :

Rends-le moi !

*Il attrape une jambe du pantalon. S'engage une ridicule partie, où chacun tire la corde de son côté.*

HURST, avec une grande ironie :

Un homme et un soldat ! Les trois quarts de la nuit, tu sautilles, tu bavardes, tu t'agites comme un guignol... et le dernier quart d'heure tu fous le camp ! Sale petit froussard.

*Attercliffe s'est réveillé. Il essaye d'intervenir.*

ATTERCLIFFE :

Bon Dieu ! Qu'est-ce que c'est que ce vacarme ! Du calme !

SPARKY :

Il m'a pris mon pantalon !

*Il tire très fort sur le pantalon, et l'arrache. Hurst tombe.*

HURST :

Je vais te faire ton affaire, Sparky.

*Sa main a rencontré le ceinturon de Sparky qui traînait par terre. Il se lève et dégaine la baïonnette.*

ANNIE :

Non, non, arrêtez-le !

ATTERCLIFFE :

Laisse cette baïonnette.

*Annie se jette au milieu d'eux. Elle saisit le*

*poignet de Hurst et le mord. La baïonnette tombe. Attercliffe la ramasse et Hurst saute sur lui. Ils tombent ensemble contre Sparky et tous trois roulent par terre. Sparky pousse un cri effroyable. Musgrave saute à bas de son lit. En bas, Attercliffe, Hurst et Annie, horrifiés, s'éloignent à reculons du cadavre de Sparky.*

MUSGRAVE, à Mrs Hitchcock :

Restez où vous êtes.

*Il quitte la chambre.*

HURST :

Il est mort ! Il est mort ! Ce n'est pas moi, pas moi, non.

ATTERCLIFFE : ✓

Mort ?

HURST :

Bien sûr qu'il est mort. Il l'a pris dans le ventre. C'est toi, c'est ta main. Tu l'as tué.

ATTERCLIFFE :

C'est pas possible.

HURST :

Mais si.

ATTERCLIFFE, hébété :

J'ai la baïonnette...

HURST :

Oui, et tu l'as tué.

ATTERCLIFFE :

Oh, mon Dieu !

*Musgrave entre, venant de la maison. Mrs Hitchcock a quitté la chambre.*

MUSGRAVE :

Qu'est-ce qui se passe ?

HURST :

On a tué Sparky.

MUSGRAVE :

Comment ?

HURST :

Avec sa baïonnette. Il allait désertier. J'ai essayé de l'arrêter. Alors, lui...

*Il montre Attercliffe.*

MUSGRAVE, à Attercliffe :

Alors lui ?

ATTERCLIFFE, toujours hébété :

Voici la baïonnette. Elle est dans ma main, Sergent. Vous pouvez appeler ça un accident. Mais moi, je sais ce que ça veut dire. Ça veut dire que...

MUSGRAVE :

Suffit. Tais-toi. Tu dis qu'il allait désertier ? (*Hurst fait oui de la tête.*) Et celle-là ? (*Il désigne Annie :*) Elle était avec lui ? (*Hurst fait oui de la tête.*) Et voilà... Désertion. Fornication.

C'est sans importance. Il est mort. Faites disparaître le corps.

HURST :

Mais où ?

MUSGRAVE :

Dans le purin, derrière la cour. Dépêchez-vous, et pas de lumière...

HURST, à Attercliffe :

Viens.

ATTERCLIFFE :

Mon Dieu, mon Dieu !

*Ils sortent en emportant le cadavre.*

MUSGRAVE, à Annie, sévèrement :

Tu peux trembler... tu peux pleurer... tu peux garder la bouche ouverte comme une carpe, larmes, simagrées. Moi, j'ai à réfléchir, j'ai à faire. (*Mrs Hitchcock entre, venant de la maison. Elle apporte la veste, le képi et les bottes de Musgrave qu'elle pose par terre.*) Venez par ici, Madame. Nous avons des ennuis, mais ne me demandez pas lesquels. Voulez-vous me faire confiance ? (*Elle le regarde d'un air interrogateur, et fait oui de la tête.*) Emmenez cette fille là-haut. Enfermez-la et pas un mot à quiconque. J'ai mes raisons. Vous les connaîtrez en temps voulu. Faites ce que je vous dis et personne ne vous fera tort.

MRS HITCHCOCK prend par la main Annie toute tremblante. Elle remarque du sang sur ses doigts :

Oh, du sang !

MUSGRAVE :

Je sais. Mais je vous répète... Ne posez pas de questions.

Annie regarde Musgrave et Mrs Hitchcock puis elle lèche sa main avec un rire enfantin.

MRS HITCHCOCK :

Viens avec moi, Annie... Oui, je vais l'enfermer... C'est ce qu'il y a de mieux à faire. Il faut que je vous fasse confiance, n'est-ce pas ? J'ai toujours respecté la religion...

Elle emmène Annie vers la maison. Musgrave s'assied tout à coup et reste pensif, la tête entre les mains. Le Marinier se glisse dans l'étable, venant de la cour, et s'assied à côté de lui, dans la même attitude.

LE MARINIER, chantant doucement :

Nous sommes deux oiseaux,  
Deux oiseaux dans le désert.  
Nous sommes deux oiseaux...

Musgrave se lève, le regarde, le reconnaît et le saisit à la gorge.

LE MARINIER, se dégageant :

Doucement... C'est moi, le vieux Joe !

MUSGRAVE, se détendant un peu, mais toujours menaçant :

Ah, c'est toi ! Eh bien ?

LE MARINIER, d'un air entendu :

Je pensais que si j'étais vous, je resterais pas assis là, pas maintenant en tous cas... oh non.

MUSGRAVE :

Pourquoi pas ?

LE MARINIER :

Je vois vos hommes là-bas, qui fourragent dans le purin. Mais s'ils faisaient un p'tit demi-tour, et qu'ils regardent du côté de la remise...

MUSGRAVE, soudain inquiet :

Eh bien quoi, la remise ?

LE MARINIER :

Il y a des barreaux aux fenêtres, et ces barreaux... on dirait qu'on est en train de les cha-touiller... Ecoutez. (On entend dans la cour un bruit de verre brisé.) Et voilà la vitre. Si vous vous dépêchez, vous pourrez les avoir !

Musgrave court vers la sortie donnant sur la cour.

MUSGRAVE, criant vers la coulisse :

A la remise ! Vite. Faites le tour par derrière ! Vite, vite !

Il sort en courant, surexcité. On entend encore des bruits de verre brisé, des cris, des coups

*sourds. Le Marinier regarde dans la cour, ravi, en sautillant d'un pied sur l'autre.*

LE MARINIER :

Allez-y ! Attrapez-les ! Deux par derrière, et le Sergent par la porte ! Ouvrez le cadenas ! Tirez la barre de fer ! Il y a un gars, il est coincé dans la fenêtre, la tête dedans, les pieds dehors. Faites-le descendre, Sergent. Faites-le tomber. Oh ! mes jolies roses rouges ! mes beaux soldats !

*Les deux soldats reviennent en courant, maintenant Walsh, le Troisième Mineur. Il a les mains liées derrière le dos. Musgrave les suit. Ils sont tous hors d'haleine. Ils jettent Walsh par terre.*

MUSGRAVE :

Et les autres ?

HURST :

Echappés, Sergent.

ATTERCLIFFE :

Ils étaient bien douze, Sergent.

HURST :

Ont détalé par la petite rue.

MUSGRAVE :

Voyons toujours celui-ci. Ah ! c'est toi ! Qu'est-ce que tu cherchais ?

WALSH, *grimaçant* :

Qu'est-ce que tu crois, crapule ?

MUSGRAVE :

C'est la mitrailleuse, hein ?

WALSH :

Bien vu. Tu es plutôt malin.

MUSGRAVE, *très calme* :

Mais toi, tu n'es pas malin, mon vieux. Et je vais te dire pourquoi.

*On entend des bruits de pas et de sifflets.*

HURST :

Voilà la police. Ecoutez ! On ferait bien de s'habiller.

*Il commence à enfiler sa veste et son pantalon.*

MUSGRAVE, *à Walsh* :

Ils cherchent tes amis. Ils seront là dans un instant.

*Encore des bruits de sifflets.*

L'OFFICIER DE POLICE, *de la coulisse* :

Ouvrez-nous, Madame Hitchcock. Ouvrez, au nom de la loi.

MUSGRAVE :

Il m'avait demandé de t'enrôler de force, ce soir. Mais moi, je t'avais dit qu'on était frères. Tu te rappelles ? Et maintenant, je le prouve (A Hurst :) Emmène-le et cache-le.

HURST, *affolé* :

On le met aussi dans le purin ?

MUSGRAVE :

Ne sois pas stupide. Fais ce qu'on te dit.

WALSH :

Attendez. Une minute.

MUSGRAVE, *furieux* :

Tu vas te décider enfin, ou tu préfères avoir affaire à la Police ?

WALSH, *stupéfait* :

Quel jeu jouez-vous, Bon Dieu ? J'y comprends plus rien.

MUSGRAVE :

Pas une minute à perdre. (*Il repousse Walsh et s'adresse violemment à Hurst* :) Cache-le dans le bûcher. Et grouillez-vous. (*Hurst pousse Walsh vers la cour. Musgrave se tourne vers Attercliffe* :) Toi, enfile ton pantalon.

*Attercliffe obéit. Mrs Hitchcock entre, très agitée.*

MRS HITCHCOCK :

La police est là. Ils courent partout dans la maison.

MUSGRAVE :

Eh bien, envoyez-moi l'Officier. Tout est en règle, en règle, je réponds de tout.

*Mrs Hitchcock retourne dans la maison.*

ATTERCLIFFE :

Musgrave, qu'est-ce que vous faites ?

MUSGRAVE :

Une chose après l'autre, et c'est tout ce que j'ai le temps de faire.

ATTERCLIFFE, *tout à coup désespéré* :

Mais on l'a tué, vous comprenez, on l'a tué ! Musgrave, vous ne voyez donc pas ? Ça change tout. Tout est perdu, fini, foutu.

MUSGRAVE :

Non.

*Mrs Hitchcock et l'Officier de Police entrent précipitamment.*

L'OFFICIER DE POLICE :

Ah, Sergent, qu'est-ce qui se passe ? On a vu un groupe d'individus forcer les fenêtres du hangar. Qu'est-ce qu'il y a dans ce hangar ?

MRS HITCHCOCK :

Le Sergent a mis ses...

MUSGRAVE :

J'y ai rangé mon matériel.

MRS HITCHCOCK :

Voici le pasteur.

*Le Pasteur entre précipitamment.*

LE PASTEUR :

Alors, qu'est-ce qui se passe ?

L'OFFICIER DE POLICE :

Je crois que ça commence, Monsieur, je crois que c'est l'émeute.

LE PASTEUR :

A cette heure-ci ?

L'OFFICIER DE POLICE :

J'ai fait prévenir le Maire.

*Il commence à faire au Pasteur un compte rendu des événements. Le Marinier prend Musgrave en aparté.*

LE MARINIER :

N'oubliez pas le vieux Joe. C'est moi qui vous ai affranchi. Vous me devez bien quelque chose.

MUSGRAVE :

Toi, sors d'ici, ou tu vas prendre une raclée.  
*Le Maire entre précipitamment.*

LE MAIRE :

Ça ne vas pas, ça ne va pas du tout. Comment ça a commencé ? Vous me répondez plus tard. Quelles mesures avez-vous prises ?

L'OFFICIER DE POLICE :

J'ai posté mes sentinelles dans les rues. Mais ils ne sont pas assez, et ils ont peur, je vous le dis franchement. Et je vous avais prévenu, Excellence...

LE MAIRE :

Une seule question. Est-ce que vous pouvez tenir la ville jusqu'aux douze heures de Midi ?

L'OFFICIER DE POLICE :

Je ne sais pas.

LE MAIRE :

Le télégraphe fonctionne.

MUSGRAVE :

Le télégraphe !

LE MAIRE :

Oui, la neige a commencé à fondre. Dieu merci. Ils ont pu réparer les fils dans la lande. J'ai fait appeler les Dragons. Ils viendront aussi vite que possible, mais ce ne sera pas avant midi, je le crains. Donc, nous devons tenir jusque là.

MUSGRAVE :

Six heures environ. Il faut les faire tenir tranquilles, Monsieur le Maire, je vais m'en charger.

LE MAIRE :

Comment ?

MUSGRAVE :

C'est mon travail : je vais organiser la séance de recrutement. Hier, ils étaient joyeux comme un soir de Noël. Pourquoi pas ce matin ? Des drapeaux, des tambours, des pièces d'or, des souverains ! Ohé, battez le tambour ! Sur la place du Marché, faites-leur un beau discours.

LE MAIRE :

Moi ?

*Dans la cour, Hurst commence à battre du tambour.*

MUSGRAVE :

Vous. Et vous aussi, Révérend. Madame Hitchcock, bière gratuite pour tout le monde.

LE PASTEUR :

Non !

LE MAIRE, *comprenant tout à coup :*

Mais si, Madame Hitchcock, vous apporterez les tonneaux ! C'est moi qui paye... Bière pour tout le monde !

MUSGRAVE, *au Marinier :*

Toi, si tu veux nous aider, tu pourras porter un drapeau. (A Attercliffe :) Donne-lui un drapeau !

*Attercliffe sort. Hurst entre, tapant furieusement sur le tambour.*

MUSGRAVE :

Des drapeaux pour tout le monde. Apportez-moi ma vareuse.

MRS HITCHCOCK :

La voici. Je l'ai apportée.

MUSGRAVE, *dans une complète surexcitation :*  
Des drapeaux. Des rubans. Des guirlandes et du ruban ! Il faut les étourdir de gloire !

*Attercliffe arrive en courant, les bras pleins de drapeaux qu'il distribue à la ronde.*

LE MARINIER :

Gloire à la vieille Angleterre !

LE MAIRE :

Haut les cœurs ! En avant !

LE PASTEUR :

Le Seigneur combat avec nous !

MUSGRAVE :

Dieu protège la Reine !

*La scène s'achève dans le bruit, les cris et la confusion.*



### ACTE III

#### SCÈNE 1

*La place du Marché. Tôt le matin.*

*Au centre de la scène, c'est-à-dire à peu près au centre de la place, une sorte de monument victorien : tour d'horloge, réverbère ou croix de marché, élevé sur un petit socle. Une échelle est appuyée contre ce monument. Sur ce socle, se trouvent les caisses des soldats, et un rouleau de corde. La face du monument est ornée de drapeaux et des bannières sont accrochées au centre. L'ensemble est impressionnant.*

*Au début de la scène, le plateau est rempli de bruit et d'animation. Hurst joue du tambour. Le Maire, le Pasteur et Musgrave montent sur le socle où se trouve déjà Attercliffe, faisant les derniers préparatifs. L'Officier de Police prend sa place à côté du monument ainsi que Hurst. Le Marinier sautille à l'avant-scène.*

*Les soldats sont en tenue correcte. Le Maire a mis son tricorne, sa robe rouge et sa chaîne. Le Pasteur, sa cape ornée et son étole ; il tient*

### ACTE III, SCÈNE 1

117

*une Bible à la main. Tous portent des cocardes de couleur vive.*

*Dans cette scène, le rôle du Marinier est très important. Comme on ne voit pas la foule, les discours sont adressés directement à la salle, et le Marinier agit un peu comme un meneur de jeu, pour susciter les réactions de l'auditoire.*

*Sur un côté de la scène, s'ouvre une fenêtre de premier étage.*

*LE MARINIER, jetant sa casquette :*

*Hip, hip, hurra ! Battez les tambours ! L'Armée des Ventres-Creux entre dans la ville. Applaudissez ! Sortons des placards les robes de pourpre, et la chaîne d'or de son Excellence, et la Sainte Bible du Révérend. Hourra ! Les voilà, malgré le froid de l'hiver ! Vous avez six gosses à la maison, qui pleurent de faim, vous avez une femme aigre et froide, et pas de feu dans la cheminée, et rien à manger sur la table. Vous n'avez même plus la force de lutter, mais enfin, il vous reste un dernier moyen pour oublier vos misères, voici la chance qui passe, bonnes gens, dans votre ville, sur votre vieille place. La vraie parade du bonheur, avec de vrais souverains d'or dans une poche généreuse, et voici la bonne bière de chez nous qui va couler à flot, pour tout le monde ! (Mrs Hitchcock entre, roulant devant elle un tonneau de bière.) Oui, c'est gratuit, faites-moi confiance, pas d'entourloupettes. On vous donne un coup de main, la patronne ! (Il l'aide à rouler le tonneau à côté du monument. Mrs Hitchcock met des cales, et s'assied sur le tonneau. Elle a apporté aussi un grand panier, plein de chopes. Le Marinier revient*

*vers l'avant-scène.*) Voilà, ça y est ! Et vous voici tous ! Les rues sont pleines. Approchez ! approchez ! Il y en a pour tout le monde ! Et pour applaudir, c'est moi qui donne le signal !

*Tout le monde est en place. Roulement de tambour. Le Maire s'avance.*

L'OFFICIER DE POLICE :

Silence ! Silence pour le Maire !

LE MARINIER :

Longue vie à Monsieur le Maire, qui nous donne le pain et le gîte, et qui ne manque jamais de saluer d'un franc sourire tous ses concitoyens ! Hurrah ! (*Quelques cris hostiles dans la foule.*) Quoi, hou ? Hou ? Attendez un peu, que Diable ! Il va nous étonner tous. La bienveillance même, et consciencieux de ses devoirs. Silence pour le Maire !

LE MAIRE :

Très bien. Ecoutez-moi. L'hiver a été dur. Il est vrai que ce matin ça dégèle un peu. On a pu réparer le télégraphe. Mais c'est loin d'être fini et on verra peut-être pire encore. Vous ne me croirez sans doute pas, mais je désire comme vous, sincèrement, profondément, voir les roues de nos puits de mine se remettre en marche, afin que tous ensemble, nous puissions vivre en paix, avec un bon rôti sur la table, des pommes de terre dans le four, et un bon pudding pour finir. Oui, je le souhaite vraiment, mais je ne suis pas là aujourd'hui pour parler de la grève.

*On entend un cri.*

LE MARINIER, *interprétant le cri :*

Il dit : « En fait de grève, c'est un foutu lock-out ».

L'OFFICIER DE POLICE :

Silence !

LE MARINIER :

Silence pour Son Excellence !

LE MAIRE :

Je disais que je ne suis pas monté sur cette estrade pour parler de ça. Le Sergent Musgrave, à ma droite, est venu dans cette ville pour y trouver des hommes prêts à servir la Reine. C'est une chance pour vous, une occasion, une occasion exceptionnelle. A vous d'en profiter. Par Dieu, si j'étais jeune homme, dans une ville sans travail, on ne me verrait pas y réfléchir deux fois.

*Un autre cri.*

LE MARINIER, *interprétant :*

Il dit : « Dans cette ville, on sait bien qui nous coupe le travail ». (*L'Officier de Police s'avance, mais le Marinier prévient son intervention.*) Silence, pour le Maire !

LE MAIRE :

Très bien. Vous pensez que je cherche toujours à vous rouler. Je le sais. (*Cri d'approbation dans la foule.*) Mais, écoutez ceci... (*Il agite une bourse pleine de pièces.*) C'est de l'or, et du vrai. Il sonne pour vous comme pour moi. Pour chaque volontaire qui s'inscrit, il y a une pièce d'or : c'est clair. Il n'y a aucune ruse là-dedans, aucune diablerie. Ne laissez pas passer votre

chance. Je reste ici et j'attends... Pasteur, c'est votre tour... Et restez tranquilles pendant que le Recteur s'adresse à vous ! Il parle avec bon sens, et vous en avez besoin. Si vous ne me faites pas confiance, au moins, faites confiance à votre Pasteur, car il sait ce qui convient le mieux à la communauté. Allez-y, Révérend, parlez-leur.

*Il s'écarte, et le Pasteur s'avance.*

LE PASTEUR :

...« Alors Jésus dit : Je ne vous apporte pas la paix, mais un glaive de lumière ! » Je sais que les temps sont durs et en ma qualité de Ministre du Culte et aussi de Premier Conseiller, il est naturel que je me préoccupe de votre bien-être. Mais n'oublions pas que cette ville n'est qu'une très petite bourgade au sein de notre grande patrie.

LE MARINIER :

Bien vrai, bien vrai !

*Encore des cris.*

LE PASTEUR :

Et si notre patrie est grande — et moi je suis sûr qu'elle est grande — elle l'est par la grandeur de ses responsabilités. Nos responsabilités s'étendent sur le monde entier. Elles sont nobles, généreuses : ce sont celles d'une puissance de première grandeur.

LE MARINIER :

Vous y êtes, Révérend ! De la grandeur. Tant et plus ! Applaudissez, vous autres. (*On entend trois ou quatre maigres bravos.*) Et la foule

hurle, les chapeaux volent ! Bravo ! Vous avez touché le point sensible ! Hurrah !

LE PASTEUR :

Donc je vous le dis : quand on nous demande de porter sur nos épaules le fardeau de la patrie, portons-le, le regard clair et la joie au cœur. Quand on nous demande de tirer l'épée, faisons-le avec enthousiasme, sans penser à nos petits différends ni à nos mesquines revendications, tous unis sous notre glorieux étendard, montrons au monde la ferveur de l'église chrétienne et la force virile de nos cœurs ! L'Empire nous appelle, là Gloire est à portée de la main. Si vous voulez bien monter en bon ordre sur l'estrade, le Sergent Musgrave prendra le nom des volontaires, au nom du Père, et du Fils, et du...

*Il termine sa phrase en marmonnant de façon inintelligible ; puis il s'écarte. Un silence.*

MUSGRAVE :

Peut-être, Monsieur le Maire, avant de prendre les noms des volontaires, peut-être pourrais-je dire quelques mots, par exemple sur la nature des services qu'on attend de ces garçons, là-bas, au-delà des mers, et tout ça... ?

*Le Premier Mineur s'avance d'un pas lourd devant le monument.*

LE PREMIER MINEUR :

Vous avez marqué mon nom ?

MUSGRAVE :

Non, pas encore.

LE PREMIER MINEUR :  
Vous êtes sûr ?

MUSGRAVE :  
Oui, je suis sûr. Vous voulez que je vous inscrive ?

LE PREMIER MINEUR :  
On était un peu saouls, hier soir, à la taverne.

MUSGRAVE :  
Humaine récréation, mon ami. Il n'y a pas de mal à ça.

LE PREMIER MINEUR, brandissant son chapeau orné d'une cocarde :  
Et ça, qu'est-ce que c'est ? Hein ? Qui m'a accroché ça ?

MUSGRAVE, en riant :  
Je vais vous expliquer. Nous avons bu ensemble, et vous m'avez promis de venir m'écouter ! C'est tout ce que ça veut dire !

LE PREMIER MINEUR :  
Ah ! sans engagement. Bon. C'est ce que je pensais. Sans engagement.

Le Deuxième Mineur s'avance à son tour.

LE DEUXIÈME MINEUR :  
Engagement ou pas, on va rien signer sans en entendre davantage. Vas-y soldat, explique. Et prouve-nous comment une balle dans la peau, c'est mieux que de crever de faim ! On t'écoute. Et pour une fois, on est tout prêt à te croire.

Des cris dans la foule : « Oui, oui, vas-y ! »

LE MARINIER :  
Allèz-y, Sergent. Racontez-nous. Une longue et belle histoire, sûrement. Et silence, vous, quand il parle. Silence !

MUSGRAVE :  
Eh bien, on raconte plus d'une histoire sur l'Armée, et il se trouve toujours de joyeux plaisantins qui en inventent et qui en rajoutent. Evidemment, vous trouverez toujours un caporal par-ci, ou un gradé par-là, pour vous faire tondre le gazon avec une lime à ongles — ou balayer le champ de manœuvre avec une brosse à dents, c'est dans les règles, mais ce n'est pas ce qui m'amène ici, et ce n'est pas de cette façon que j'ai gagné mes galons ! Ce genre de brimades est loin de moi, loin aussi de ces deux garçons, et pareillement de vous. Donc, ne vous tracassez pas là-dessus. (Aux mineurs :) Il y en avait un autre avec vous, bien sûr. Il devrait être là. (Au Marinier :) Allez donc le chercher, voulez-vous ? Vous savez où il est, n'est-ce pas ?

LE MARINIER, le doigt sur le nez :  
Ah ah ah...

Il sort avec un air de conspirateur.

MUSGRAVE, reprenant son discours :  
Donc, dans l'Armée, il y a le vrai travail, et les petites brimades, ça ne fait pas partie du travail, vous pouvez me croire, et n'importe quel conscrit un peu finaud peut les éviter. D'ailleurs, je suis bien sûr que vous n'êtes pas hommes à vous laisser faire. Alors, je vais vous expliquer ce qu'est le travail d'un militaire. Ouvrez cette caisse !

Attercliffe soulève le couvercle d'une des caisses, bourrée de fusils. Il en prend un et le lance à Musgrave.

MUSGRAVE :

Voilà un fusil. Ça, c'est ce qu'on appelle la crosse. Ça c'est le canon. Et ça, c'est le chargeur. Et ça... (il montre la détente) ...regardez bien ce que c'est, regardez bien à quoi ça sert... Bon, ce fusil est une bonne arme. Il est moderne — rapide — précis. Ça, c'est la baïonnette. (Il accroche la baïonnette au canon du fusil.) Ça tue un homme proprement. C'est une bonne arme, et belle, en plus. Mais j'ai mieux encore à vous montrer. Ouvrez la caisse ! (Attercliffe ouvre une autre caisse, qui contient une mitrailleuse Gatling avec son trépied.) Voici la plus récente, et la plus belle de toutes. La mitrailleuse Gatling. Regardez comme elle tire.

Attercliffe fixe l'arme sur son trépied.

ATTERCLIFFE :

Les balles sont introduites dans les chargeurs, qui sont disposés en éventails circulaires, au moyen d'un orifice distributeur que voici. Maintenant, attention, je poursuis les préliminaires du chargement.

Il exécute les premiers mouvements.

MUSGRAVE, dont la fièvre ne cesse de croître :

Je vous fais remarquer qu'il ne s'agit pas d'un de ces vieux fusils démodés : « Bang — chargez — épaulez — visez — qu'est-ce qu'on attend — bang ! ». Non. Mais plutôt : « Tac, tac, tac, tac,

tac, tac, tac, tac ! » et plus un homme vivant sur toute cette place. Les temps modernes. Le progrès. Trois cent cinquante coups à la minute. Pas moins. (Le Marinier revient, silencieusement. Musgrave, rapidement :) Est-ce qu'il vient ?

Le Marinier, un doigt sur les lèvres, fait signe que oui.

ATTERCLIFFE :

Voilà. La mitrailleuse est chargée.

MUSGRAVE :

Ça n'a pas été long, vous voyez.

ATTERCLIFFE :

Non.

Hurst bat du tambour. Attercliffe braque la mitrailleuse sur la foule. Musgrave arme son fusil, avec un chargeur plein.

MUSGRAVE, d'une voix dure et nerveuse :

Reste à parler du bon usage de ces armes ! (Il repousse le cran d'arrêt de son fusil.) Vous allez me demander : contre qui s'en servir ? Du fait que les Russes, on les a battus en Crimée — il n'y a pas de guerre avec la France — il pourrait y en avoir, mais y'en n'a pas encore. Les Allemands sont nos amis. Contre qui devons-nous nous battre ? Eh bien, le Pasteur vous a répondu tout à l'heure — par quelques excellentes paroles : moi, et mes trois compagnons — heu... je veux dire mes deux compagnons — ...nous appartenons à un régiment cantonné à quelques milliers de lieues d'ici — dans un petit pays qui n'aurait pas grande importance si le drapeau de

Sa Majesté ne flottait sur sa capitale et si ses habitants n'avaient le droit de se dire Citoyens Britanniques. Et cela est notre fierté !

ATTERCLIFFE :

Oui, cela est notre fierté !

HURST :

On couche dans des tentes en loques, sous la pluie. On mange de la viande pourrie — il y a des couteaux qui sortent à chaque coin de rue — et le sang coule sur les dalles des hôpitaux. Mais nous, on est forts et fiers ! Parce qu'on a une raison d'être là.

ATTERCLIFFE :

Parce qu'on est là pour faire notre devoir.

MUSGRAVE :

La vie du soldat est une vie de devoir. (*Walsh entre par le fond de la scène. Il s'approche lentement, derrière les autres, et écoute. Roulement de tambour.*) La vie du soldat, c'est verser son sang, face aux ennemis de la Reine... (*Roulement de tambour.*) Face aux envahisseurs du sol natal... (*Roulement de tambour.*) Face à l'esclavage, à la cruauté, aux tyrans...

*Roulement de tambour.*

HURST :

Vous mettez l'uniforme, et vous dites adieu à la vie. Et à qui vous la donnez ?

ATTERCLIFFE :

Vous la donnez au devoir.

MUSGRAVE :

Et vous la donnez à votre pays, pour la paix, et pour la vertu ! (*Roulement de tambour.*) Voilà ma Vérité. (*Il se tourne vers le Maire.*) Et la vôtre ?

LE MAIRE, *vraiment pris de court* :

Euh ! Comment, la mienne ? Vous savez, je n'ai pas le temps de penser à tout cela... Mais, ça me paraît très bien, très puissant...

MUSGRAVE, *au Pasteur* :

Et vous, quelle est votre Vérité ?

LE PASTEUR :

Vous parlez avec une grande conviction. J'espère que vous serez entendu.

MUSGRAVE, *au comble de la passion* :

Bon Dieu, je l'espère ! Ecoutez-moi... Ecoutez-moi... Ecoutez-moi ! J'appartiens à la Reine d'Angleterre, et je porte sa tunique rouge et je connais sa Vérité, de A jusqu'à Z. Je suis Musgrave, le Sergent noir, le Sergent de Pique, le plus dur de la brigade. Ma vie est marquée par les battements du tambour. Treize années j'ai combattu pour un seul étendard. Le drapeau qu'on salue le matin, faut-il le piétiner le soir ? Regardez tous, je vous le montre. Et je vais danser pour vous, sous ce drapeau. Soldat, hissez les couleurs haut dans le ciel ! Haut ! Très haut !

*Attercliffe grimpe à l'échelle, tenant une corde. Il passe la corde par-dessus l'une des branches du lampadaire, saute à nouveau sur*

le socle, rejette le couvercle de la grande caisse, et tire sur la corde.

*Hurst bat du tambour de toutes ses forces. Tandis qu'Attercliffe tire sur la corde, on voit apparaître à l'autre bout le squelette d'un soldat, attaché par le cou, et portant une tunique et un pantalon d'uniforme. La foule recule d'horreur, tandis que Musgrave commence à danser, brandissant son fusil, le visage tordu de fureur démoniaque.*

MUSGRAVE chante en dansant, de plus en plus fort :

Il monte, il monte et personne ne sait  
Comment le faire descendre  
Les pieds du mort dansent au-dessus des rues  
Chevauchant les toits  
Et hurlant dans vos cheminées  
Il monte, il monte  
Et personne ne sait d'où il a pu surgir  
Tête blanche et veste rouge  
Il remue les bras  
Il s'agrippe à vous  
Il ne vous lâchera pas  
Il monte, il monte  
Et personne ne sait comment le faire descendre.

*Il s'interrompt soudain, au point culminant de sa chanson et demeure haletant. Le tambour s'arrête.*

C'est assez, ça suffit comme ça. (*Il rappelle doucement la foule.*) Vous pouvez revenir. Revenez. Revenez. Nous sommes tous calmes maintenant. Mais que personne ne quitte cette place. Vous avez vu que la mitrailleuse est chargée. Trois cent cinquante coups à la minute, et lui, là der-

rière, il connaît son affaire. Et moi, quatre ans de suite, j'ai gagné la coupe du meilleur tireur au pistolet. Alors, soyez sages, soyez tous bien sages. (*Ces derniers mots arrêtent le Marinier qui commençait à s'éloigner. Le Maire semble sur le point de prendre la parole.*) Oui, Monsieur le Maire, je vais vous expliquer toute l'affaire.

LE PASTEUR, *d'une voix moins pointue que d'habitude :*

L'affaire ? Quelle affaire, Monsieur ? Vous n'allez pas prétendre que vous nous menacez avec ces armes ?

LE MAIRE :

Cet homme a perdu la tête. (*S'adressant à l'Officier de Police :*) Vous, faites quelque chose, empoignez-le, vite !

*L'Officier de Police fait un geste indécis vers Musgrave.*

MUSGRAVE :

Tenez-vous tranquilles. C'est mon dernier avertissement. (*Au Maire et au Pasteur :*) Vous deux, venez là. (*A l'Officier de Police :*) Et vous, là. (*Il fait un geste péremptoire, et tous les trois obéissent et viennent à l'avant-scène, face à l'estrade et à la mitrailleuse.*) J'ai dit que j'allais expliquer. Alors écoutez... (*Il montre le squelette.*) Lui, là-haut, c'est un camarade de régiment. Enfin, il l'était, jusqu'à ces derniers mois. Il était allé faire son devoir dans ce pays dont je vous ai parlé. Ce n'est pas vraiment une colonie, mais une sorte de protectorat dans l'Empire Britannique, vous savez, l'Empire Britannique... Lui, là-haut, il marchait dans une rue assez

tard le soir. Il sortait de l'Opéra. Je suis sûr que vous avez une chorale dans cette ville, eh bien, lui qui n'était que simple soldat, mais du Nord, donc passionné de musique, il allait à l'Opéra, là-bas, dans ce pays. Et en rentrant au camp, ce soir-là, on lui a tiré dans le dos. Rien d'étonnant : Il y avait des patriotes partout, anti-anglais, subversifs, quoi. On n'avait pas eu le courage de l'attaquer en face. Folie de sortir seul, n'est-ce pas, après le couvre-feu.

ATTERCLIFFE, *retenant sa passion* :  
Au fait, Sergent ! Au fait !

MUSGRAVE, *se tournant vers Attercliffe, furieux* :

C'est moi qui parle. Attends ton tour !... Oui, nous arrivons au cœur du sujet. C'était le troisième tué de la semaine. Et le quinzième du mois. Tous dans le dos. En plus, il était jeune, on l'aimait bien, il chantait tout le temps, il racontait des blagues, il riait. Et bon soldat avec ça, sans quoi je ne me serais pas soucié de lui ; passons sur le fait qu'il était allé à l'Opéra, sans permission régulière, pour tout le reste c'était un bon soldat, et je m'y connais... Alors, ce soir-là, à minuit, voilà les tambours qui battent, les clairons qui sonnent, on appelle la garde, et la garde nous appelle, et la route est rouge et glissante. Et tous les soldats dans le camp se ruent hors du camp. Baïonnettes au poing. Le quartier est bouclé au nord et à l'ouest de l'Opéra. C'est comme ça que tout a commencé.

HURST :  
Les rues sont vides, mais les maisons sont

pleines. « Minimum de violence, dit le Sergent, pas d'excès ». « Mais ramenez les tueurs », il dit.

ATTERCLIFFE :

Les tueurs, ils sont loin. Ils ont pas attendu pour détalier dans les montagnes...

MUSGRAVE :

C'est sans importance. Un des nôtres a été tué, ils sont *tous* responsables.

HURST :

Alors, fonçons dans le tas ! C'est facile, ils sont tous au lit, enfoncez les portes, à coups de crosses dans le tas, et jetez-les dans les fourgons.

ATTERCLIFFE :

Je pouvais pas savoir que c'était une gosse. Un troupeau affolé dans l'escalier. Ils se piétinent, on voit rien, des cris, ils hurlent tous. Qu'est-ce qu'on pouvait faire ?

HURST :

Assomme-les à coups de crosse et jette-les dans les fourgons !

ATTERCLIFFE :

Comment je pouvais savoir que c'était une gosse ?

MUSGRAVE, *mettant fin à ces propos* :

C'est sans importance ! On vous avait dit de les ramener. Oui, tu l'as tuée, et alors, ce n'est pas ça qui compte. Reste à ta place et le doigt sur la détente. Là-bas, il y a eu du désordre, mais ici



nous ferons régner l'ordre. (A Hurst :) Et toi, laisse ce tambour, et prends un fusil. (Hurst saute sur le socle du monument, prend un fusil et le charge.) Il nous faut de l'ordre. Bon. Je vais vous dire, calmement, combien il y a eu de blessés, je veux dire de blessés graves, à l'hôpital, je ne compterai pas les plaies et les bosses : vingt-cinq hommes, neuf femmes. Et pas d'enfant, quoi qu'il en dise. C'était une fille connue pour ses accointances avec les terroristes. Voilà ce qu'elle était. Sur le nombre, quatre hommes sont morts, dont un vieux, avec la fille, ça fait cinq. Ce n'est pas tellement. Les rues noires. Une flambée naturelle de colère.

HURST :

On n'a pas trouvé les tueurs.

MUSGRAVE :

Bien sûr qu'on les a pas trouvés, pas cette nuit-là en tous cas. On ne les connaissait même pas. Mais moi, je les connais maintenant. (Il se tourne vers Walsh :) Alors, qu'est-ce que tu en penses ?

LE MAIRE :

Il est fou. Il est complètement fou. Il a perdu la raison.

LE PASTEUR :

Pourquoi ne fait-on rien, Monsieur l'Officier ? Il faut faire quelque chose.

*Des bruits.*

MUSGRAVE, montrant Walsh :

C'est à lui que je parle.

L'OFFICIER DE POLICE, pas du tout sûr de lui :  
Je dois vous demander de descendre de cette estrade, Sergent. Il me semble que... que votre réunion dégénère un tant soit peu...

HURST, braquant son fusil sur l'Officier de Police :

Oui, en effet.

MUSGRAVE, à Walsh :

Vas-y, frère. Parle-nous.

WALSH parle avec une certaine désinvolture :

Mon opinion ? Je me demande ce que vous voulez en faire. Vous l'avez, lui, n'est-ce pas ? (Il agite le squelette familièrement par le pied.) Qu'est-ce que vous voulez de plus ? (Il s'avance et s'assied sur le devant du socle, regardant les deux autres mineurs.) Oui. Et vous autres ? Avec vos cocardes piquées sur vos chapeaux ! Enlevez-moi ça, vite ! Il vous a appris la vérité, non ?

*Les deux Mineurs enlèvent leurs cocardes, tout honteux.*

LE DEUXIÈME MINEUR :

Bon, ça va.

WALSH :

Et que cela vous serve de leçon ! On n'a pas lutté pour faire les Syndicats, simplement pour que l'Armée vienne nous payer à boire.

LE PREMIER MINEUR :

Il a dit « ça va ». On est fatigué. On en a marre de cette histoire. On comprend vraiment rien.

WALSH :

Allez, rentrons. Je t'expliquerai. C'est fini le cirque. Viens.

MUSGRAVE :

Non, ce n'est pas fini. Restez encore un peu, j'ai autre chose à vous dire. Quand je t'ai demandé ton opinion, je voulais dire ton opinion sur ceux qui ont fait ça... (Il désigne le squelette.) ...là-haut.

WALSH :

Eh bien quoi, camarade ? C'est assez clair. Tu t'engages comme soldat, tu te trouves dans un pays qui n'est pas le tien, tu reçois des coups. Moi, je dirais que c'est mérité.

MUSGRAVE :

Rien d'autre ? J'attendais mieux de toi.

WALSH, irrité :

Qu'est-ce que vous cherchez à la fin ? Vous avez cogné, vous avez tué, c'est votre boulot. Mais nous, on a bien assez de nos misères. Et vos remords, on n'en a rien à foutre. Comptez pas là-dessus pour nous attendrir.

MUSGRAVE, avec beaucoup d'intensité :

Non. Mais j'ai ce qu'il faut pour vous attendrir. (Il montre le squelette). Vous l'avez mal regardé, parce que vous le connaissez tous, — ou la plupart d'entre vous ! Le soldat Bill Hicks, citoyen de cette paroisse... Fêtez son retour de la guerre. Il a bonne mine, hein ? Et il rapporte de ses campagnes lointaines toutes sortes de

récits glorieux pour les veillées d'hiver. Ah, vous le connaissiez, n'est-ce pas, Madame Hitchcock ?

*Mrs Hitchcock s'est levée, complètement effrayée.*

LE PREMIER MINEUR :

Ce n'est pas Bill, ce n'est pas Bill Hicks, sale menteur !

LE DEUXIÈME MINEUR :

J'ai fait équipe avec lui à la mine — on était sur le puits 4 — et après il a même travaillé avec mon frère pendant deux ans.

LE PREMIER MINEUR :

Il m'a laissé sa pique quand il est parti s'engager... Ça peut pas être notre Bill !

DES VOIX :

C'est pas Bill... C'est pas Bill.. Non...

LE MARINIER :

« C'est pas Bill Hicks, c'est pas Bill ». Ils peuvent pas y croire. Vous les avez complètement assommés. Regardez, ils sont blêmes !

MRS HITCHCOCK :

Il faut lui dire. Elle a le droit de savoir.

MUSGRAVE :

Allez la chercher, et dites-lui.

HURST, à Musgrave :

Vous la laissez partir ?

MUSGRAVE :

Oui.

HURST :

Mais...

MUSGRAVE, *tranchant* :

Tiens-t'en aux consignes. (*Mrs Hitchcock sort.*)  
Si je vous dis que c'est Bill Hicks, vous pouvez  
me croire.

WALSH :

Oui, moi je vous crois. Et vous voulez savoir ce  
que j'en pense ? C'est une honte.

MUSGRAVE :

Oui ? Mais attendez. Je vais m'expliquer. Je suis  
un homme religieux, et dans chaque action hu-  
maine, je vois la main du Tout-Puissant.

LE PASTEUR :

Blasphème ! Il blasphème !

LE MAIRE :

Tout cela va vous coûter cher, vous savez.

MUSGRAVE :

Peut-être. Mais je le fais pour votre bien. Si je  
perçois les agissements de Dieu, dans ce monde  
cupide, cet homme est mort non parce qu'il est  
allé seul à l'Opéra, il a été tué parce qu'il devait  
l'être et que cela était décidé. Toute une popula-  
tion qui s'exalte dans le meurtre de nos soldats,  
et toujours plus de soldats arrivant là-bas pour  
être tués, et voilà les soldats qui tuent à leur  
tour, c'est cela que je vous ai crié : quatre

morts, une fille, et vingt-cinq et neuf... et cela  
n'aura pas de cesse, là ou ailleurs, et rien ni per-  
sonne ne peut l'arrêter, sauf celui qui décou-  
vrira la logique et saura faire tourner la Roue.  
J'ai vécu treize ans dans la Vérité de la Reine,  
mais aujourd'hui la roue grince et tourne à l'en-  
vers et broie ma force... C'était mon devoir,  
maintenant, une lèpre.

HURST :

Fou furieux.

MUSGRAVE :

Oui, nous sommes des fous furieux. Et c'est  
pourquoi nous l'avons ramené ici. Vous avez eu  
Moïse et les Prophètes... C'était lui... (*Il montre  
Walsh.*) Lui a essayé de vous parler, mais vous  
étiez prêts à vous enrôler, et tout aurait continué.  
Moïse et les Prophètes, quel bien ont-ils fait ?

*Il s'assied et demeure silencieux.*

WALSH, *embarrassé* :

Vous savez, il n'y a pas un homme dans cette  
ville qui serait chaud maintenant pour s'enga-  
ger. Vous avez sorti votre petit évangile : je sup-  
pose qu'on peut s'en aller ?

*Musgrave ne répond pas. Les soldats se re-  
gardent avec incertitude.*

HURST :

Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

ATTERCLIFFE :

On attend.

HURST :  
Sergent !

ATTERCLIFFE :  
Chut !

*Un silence. Quelques bruits à l'extérieur.*

HURST :  
Sergent !

ATTERCLIFFE :  
Sergent, ils ont entendu votre message, pas un ne l'oubliera. On a fait tout ce qu'on était venu faire, non ?

HURST, ahuri, à Attercliffe :  
Ce qu'on était venu faire ?

*Attercliffe lui fait signe de se taire, tandis que Musgrave s'agite.*

MUSGRAVE, comme s'il se parlait à lui-même :  
Pour un homme mort, cinq morts. Ainsi, pour cinq morts, multiplions par cinq, et on trouve vingt-cinq... Donc telle que j'entends la Logique — et la Logique, pour moi, c'est l'arithmétique de Dieu — cela signifie qu'il faut que vingt-cinq têtes, aujourd'hui... (*Attercliffe sursaute horrifié. Annie et Mrs Hitchcock apparaissent, à la fenêtre du premier étage. En voyant le squelette, Annie étouffe un hurlement d'horreur.*) Oui, c'est vrai ! C'est lui ! Inutile de crier, tu le savais quand il t'a quittée.

ANNIE :  
Descendez-le. Donnez-le moi. Je viens le prendre.

LE MARINIER :

Oui, descends, ma belle. Je t'apporte un escalier d'or. Qu'on lui fasse une haie d'honneur !

*Tout en parlant, il saute sur le socle, prend l'échelle, traverse la scène et appuie l'échelle sous la fenêtre.*

MUSGRAVE :

Non, qu'elle attende là-haut... J'ai dit : « Qu'elle attende ». Alors, qui est avec moi ? Vingt-cinq d'entre vous doivent mourir, et la logique triomphe. Qui veut m'aider ? Toi ?... (*Il désigne Walsh.*) J'ai toujours su que tu serais de mon côté. Tu me ressembles, tu es pareil au Sergent noir : tes objectifs sont précis, et tu es un meneur d'hommes... Rejoins-moi dans ma folie, ami... Je l'ai ramené en Angleterre, mais avec lui j'ai apporté le remède, pour le faire ingurgiter à ceux qui l'ont chassé de sa patrie... Ils l'ont envoyé là-bas, au loin, avec l'espoir qu'il deviendrait fou, comme tous les soldats deviennent fous. Eh bien, voici trois légionnaires rentrés fous au bercail ! On commence par qui ? Celui-ci... (*Il se tourne vers le Maire :*) « Dans l'honneur, soldats loyaux et sincères ». (*Vers le Pasteur :*) « Je ne vous apporte pas la paix mais un glaive de lumière ». Le glaive et l'honneur vont bien ensemble, clinquants ornements pour vos processions. Mais jamais une épée ne crachera les trois cent cinquante coups à la minute de cette mitrailleuse, et ce n'est pas une épée d'honneur qui l'a tué là-bas, au fond d'une ruelle noire ! (*Il montre Bill puis l'Officier de Police :*) Quant à celui-là, s'il n'avait tenu qu'à lui, vous seriez tous encasernés depuis l'aube !

Vous savez bien que c'est vrai. Alors, qui est avec moi ?

WALSH :

Non, ça ne marche pas.

HURST :

Ça ne marche pas ? Et pourquoi ?

WALSH :

Je ne sais pas au juste. Hier soir, on était quelques-uns, on a essayé de rafler leur mitrailleuse. Et on s'en serait servi, bon Dieu, en cas de besoin. Ça c'était clair. Mais ici, c'est autre chose. Vous avez une idée, vous ?

LE DEUXIÈME MINEUR :

Non, j'en sais rien.

LE PREMIER MINEUR :

Je crois qu'ils sont fous, toute cette sacrée bande, fous à lier, voilà ce que je crois.

WALSH :

Pas aussi fous que tu le dis. Mais ce qui est sûr, c'est qu'il est toujours en uniforme. Chez nous, on vit tous de la mine. Il y a le patron, et il y a les mineurs. On se bagarre et c'est les mineurs qui gagneront. Mais on n'a pas besoin des militaires pour organiser la lutte. Rappelez-vous le métier qu'ils font. S'ils reniflent la moindre discorde dans la ville, ils nous lâcheront plus.

MUSGRAVE, *de plus en plus désespéré* :

Mais vous ne me comprenez pas ! Ecoutez-moi tous. Nous apportons le remède...

ATTERCLIFFE, *le coupant* :

Il n'y a pas de remède.

MUSGRAVE, *interloqué* :

Comment ? Qu'est-ce que c'est ? Reste à ton poste de tir.

ATTERCLIFFE :

Non.

*Il s'éloigne de la mitrailleuse. Hurst prend rapidement sa place.*

HURST, *à la foule* :

Pas un geste, personne !

ATTERCLIFFE :

Ça ne va plus, Sergent. Vous avez juré qu'il n'y aurait pas de morts.

MUSGRAVE :

Je n'ai rien juré.

ATTERCLIFFE :

Vous nous l'avez laissé croire. On a fait ce qu'on était venu faire, et on aurait dû s'arrêter là. Pour moi, c'est terminé. Plus de sang.

*Il descend de l'estrade d'un pas résolu et s'assied par terre. Musgrave regarde autour de lui, effaré et implorant.*

LE MARINIER :

Je suis avec vous, mon Général.

MUSGRAVE :

Toi ?

LE MARINIER :

Toujours moi ! Je suis un fameux tireur... Viol et violence, ça me plaît ! (*Il monte sur le socle, prend un fusil dans la caisse et le charge.*) Quand est-ce qu'on attaque ? On commence par les tavernes ? Ou les caves de la banque ? Qui est pour le pillage ?

MUSGRAVE :

Alors, pas un de vous ? Personne ? Pourquoi ? C'était bien votre ami ? Bill Hicks, que vous avez connu, et avec qui vous avez travaillé ? Personne pour le venger ?

ANNIE :

Qu'on me tienne l'échelle. Je vais descendre.

MUSGRAVE, *pressant* :

Annie ! Il était à toi ! Explique-leur ce qu'ils doivent faire. Dis-leur la vérité.

*Annie a commencé à descendre l'échelle. Quand elle arrive en bas, le Premier Mineur couche l'échelle par terre.*

HURST :

Une minute, Sergent. Laissez-moi leur parler. On n'a pas de temps à perdre avec ces putains geignardes !

MUSGRAVE :

Tiens-toi à ta place !

HURST :

J'y suis, à ma place, et je vous le dis carrément, si cette foule nous échappe, le coup est loupé,

et pour toujours. Et rappelez-vous autre chose : les dragons sont en route ! (*Sensation générale. On entend crier : « les dragons ! les dragons ! » Hurst à la foule :*) Vous avez cinq minutes pour vous décider. (*Il saisit son fusil et d'un geste brusque il indique la mitrailleuse au Marinier, qui la prend. Hurst saute à bas du socle ; il s'adresse à la foule et aux mineurs, devant lui.*) On a gagné notre vie en cognant et en tuant des gens comme vous dans les rues de leurs villes. Et ça nous a rendus fous, voilà... et voilà pourquoi on est revenus ici, pour vous expliquer comment ça se passe. Pour une fois, c'est pas après vous qu'on en a, mais après ceux-là qui sont au-dessus de vous et qui prennent jamais un coup. (*Il désigne le Maire, le Pasteur, l'Officier de Police.*) Lui... lui... lui... Etripez-les une bonne fois, et ils bougeront plus. Et ils n'enverront plus des gens comme nous pour vous étriper. Mais si vous les épargnez, il y aura trois morts, nous trois... Aïe ! Le pire, c'est qu'on nous oubliera, et que toute cette sacrée pagaïe recommencera.

*Il remonte sur le socle et reprend la mitrailleuse.*

MUSGRAVE :

Pour l'amour de Dieu, soyez à nos côtés. Il faut qu'on se souvienne de nous !

LE PREMIER MINEUR :

C'est peut-être ce qu'on devrait faire. Il a peut-être raison.

WALSH :

Je ne sais pas. Je me méfie.

LE DEUXIÈME MINEUR :

Ah ! après tout, ils sont pareils que nous, bon Dieu. Pourquoi on se mettrait pas de leur côté ?

WALSH, avec obstination :

Ça me paraît pas encore bien clair.

ANNIE :

Pour moi, c'est tout à fait clair ! Il m'a demandé de vous dire la vérité. Ma vérité est une histoire simple, un beau roman d'amour qui a mal tourné, ou avorté, comme on dit. Ils ont mis l'enfant sous la terre, et l'autre, ils l'ont accroché là-haut. Et maintenant, ils attendent que je vienne là, chanter un couplet de circonstance. Très bien !

Elle chante :

Mon amour est un épouvantail  
De chiffons pourris et d'os  
Où sont les oiseaux, Bill ?  
Où sont-ils partis ?

Et il répond : « Déboutonne ma tunique et tu les verras s'échapper de ma cage d'os... » Oh ! Oh ! non, je ne suis pas folle... C'est vous qui êtes fous, vous l'avez dit... Donnez-moi ce ballot ! Donnez-moi ça ! (*Mrs Hitchcock jette un ballot par la fenêtre. Annie le défait et en sort la tunique de Sparky.*) Regardez, regardez. (*Elle s'adresse aux mineurs.*) Voyez ce qu'ils vous ont apporté. Hier soir, il y en avait quatre, comme ça, à marcher dans les rues. Et ce matin, il n'y en a plus que trois. Le quatrième, ils l'ont enterré dans le tas de fumier, chez Madame Hitchcock ! Demandez-leur pourquoi...

HURST :

C'était un déserteur, voilà pourquoi !

ANNIE, brandissant maintenant la veste de l'uniforme :

Voici le petit trou où ils ont planté leur baïonnette... Elle a glissé jusqu'au cœur. J'ai encore son sang sur les lèvres. Alors, écoutez ce qu'il vous dit : la baïonnette, c'est le bec du vautour. Cette tunique est la veste d'un mineur comme vous. Cet épouvantail fait fuir tous les moineaux. Qu'est-ce que vous voulez de plus ?

WALSH :

C'est vrai ce qu'elle raconte ? Où il est, le quatrième ?

MUSGRAVE :

Il a été tué, c'est tout. Un accident. C'est sans imp...

ATTERCLIFFE :

Oui ! Ça a de l'importance ! Et c'est pas un accident, bon Dieu ! Je vous l'avais dit, Musgrave, que ça changeait toute l'affaire.

WALSH :

Oui, ça change toute l'affaire, pour moi en tous cas. (*S'adressant aux autres mineurs :*) Si vous voulez toujours passer de leur côté, après ce qu'ils ont fait à leur camarade, et pas un de ces salauds qui raconte la même histoire, eh bien, vous êtes libres, mais que le diable vous maudisse.

*Murmures confus chez les mineurs.*

HURST, *frénétique* :

Je vais tirer ! Je tire ! *(Il ne plaisante pas et ça se voit. Tout le monde prend peur. Hurst crache sur Musgrave.)* Toi, et ton Dieu ! Tu as tout raté. Mais je vais arranger ça, moi. Je compte jusqu'à trois, et j'ouvre le feu !

ATTERCLIFFE :

Non !

*Il bondit sur le socle, devant la bouche de la mitrailleuse, les bras en croix.*

HURST, *fou furieux* :

Descends. Descends de là, vieux connard ! Je me fous que ce soit toi. Je tire, je tire dedans ! Je te jure que je vais tirer. Un ! deux !...

LE MAIRE, *à l'Officier de Police* :

Emparez-vous de cette arme.

*L'Officier de Police s'avance prudemment vers la mitrailleuse, mais il est dépassé par Musgrave qui se jette sur Hurst et le repousse de sa position de tir, après une bagarre furieuse autour de la mitrailleuse.*

MUSGRAVE, *tout en se battant* :

La mauvaise voie. Les faux moyens. On ne peut rien faire sans Logique.

*Enfin Hurst cède et tombe en bas des marches. Il se redresse.*

HURST, *haletant* :

Bon, ça va, Musgrave. Ça va. Tout est fini. Tout. On a tout perdu ! Je pars.

MUSGRAVE, *hébété* :

Reviens. Tu vas revenir. Tu vas obéir.

*Hurst fait un geste pour saisir son fusil et se met en garde.*

HURST, *à la foule* :

Ecartez-vous !

*Au moment où il se tourne pour s'enfuir, part un coup de feu, tiré des coulisses. Son mouvement de fuite se change en une pirouette grotesque. Atteint par une balle, Hurst s'écroule sur le devant de la scène. On entend un bruit de clairon.*

DES VOIX :

Les Dragons ! Voilà les Dragons !

*On entend crier des ordres et un bruit de cavaliers qui s'arrêtent et descendent de leurs montures.*

LE MAIRE, L'OFFICIER DE POLICE, LE PASTEUR, *l'un après l'autre, très vite* :

Les Dragons... Les Dragons... Sauvés ! Sauvés !... Nous sommes sauvés !...

*Musgrave se tient à côté de la mitrailleuse, l'air un peu perdu. Attercliffe a bondi à côté de Hurst. Il lui soulève la tête. Tout le monde est affolé. Tout à coup, Musgrave braque la mitrailleuse sur les Dragons. Le Marinier lève son fusil et le braque dans le dos de Musgrave.*

LE MARINIER :

Haut les mains, Sergent !

*Le Marinier lui enfonce le fusil dans le dos,*



mais Musgrave ne bouge pas. Un Dragon entre. Il fait sauter la douille de sa carabine, encore fumante, et crie :

LE DRAGON :

Que personne ne bouge ! Toi, les mains en l'air !  
*Musgrave lève les mains.*

LE MARINIER :

Je le tiens, soldat ! Je le tiens. C'est le vieux Joë qui l'a eu, Monsieur le Maire ! (*Le Capitaine des Dragons entre, dégainant son sabre.*) Hip, hip, hip... hurrah !

*On entend quelques Hurrah. Le Capitaine se met au garde-à-vous devant le Maire et salue du sabre.*

LE CAPITAINE :

Arrivons-nous à temps, Excellence ?

LE MAIRE :

Vous arrivez bien, vous arrivez très bien.

LE CAPITAINE, *apercevant Musgrave* :

Sergent Musgrave, matricule 22.128.480 ?

MUSGRAVE :

C'est moi.

LE CAPITAINE :

Votre présence était signalée. Vous êtes sous mandat d'arrêt. Vol et désertion. Il y avait trois hommes avec vous.

ATTERCLIFFE, *se relevant et lâchant la tête de Hurst* :

Comptez-moi pour un. Le deuxième est déjà mort. Et voici le troisième.

LE CAPITAINE :

Je vous arrête.

L'OFFICIER DE POLICE :

Tendez les mains.

*Il sort deux paires de menottes et les passe à Attercliffe et à Musgrave.*

LE CAPITAINE :

Excellence, mes Dragons sont à votre disposition.

LE MAIRE :

Très bien. Tout va pour le mieux maintenant, il me semble.

LE CAPITAINE :

L'ordre et la loi sont rétablis.

LE PASTEUR :

La sagesse divine a prévalu, Capitaine.

LE MARINIER :

C'est moi qui l'ai pris, c'est moi... J'avais mon plan !

LE CAPITAINE :

Mes félicitations à tous.

WALSH, très amer :

L'ordre public est sauvé. La Paix et la Prospérité règnent. Nous sommes tous frères et bons voisins pour le reste du jour. Chacun à sa place. On est revenu au point de départ. Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

LE MARINIER chante :

La bière gratuite, elle coule à flots.  
Ne pensons plus, buvons plutôt.  
Et plongeons nos frimousses  
Dans un fleuve de mousse.

*Il débouche le tonneau de bière et commence à remplir les chopes.*

LE CAPITAINE :

L'hiver est fini. Que la vie reprenne !

LE MARINIER :

Eh oui ! On recommence.

*Il distribue les chopes, et commence à chanter la chanson de « Michael Finnegan » que, peu à peu, tous reprennent en chœur :*

Il avait tant bu le pauvre Michael  
Il n'avait plus que trois poils au menton  
Le vent souffla dessus, pauvre Michael  
Il n'en resta plus que deux. Re commençons !

*Il a distribué les chopes dans l'ordre suivant : le Maire, le Pasteur, le Premier Mineur, le Deuxième Mineur, l'Officier de Police. Chacun boit une large gorgée. Puis on se prend par la main, en croisant les bras, et l'on entame une danse au milieu de la scène, autour du monument.*

*Annie est montée sur le socle. Elle fait descendre le squelette, s'assied et le prend sur ses genoux. Les Dragons se tiennent sur le côté de la scène. Musgrave et Attercliffe descendent lentement vers l'avant-scène. Le Marinier remplit les deux premières chopes, et en offre une à Walsh qui refuse en lui tournant le dos. Le Marinier vide une chope et rejoint la danse. Après un tour il fait de nouveau signe à Walsh. Celui-ci réfléchit un moment, puis jette son chapeau par terre, lançant une grimace furieuse au Dragon impassible. Puis, lui aussi, rejoint la danse, en prenant sa bière.*

*La scène s'obscurcit, laissant Musgrave et Attercliffe à l'avant-scène. Mrs Hitchcock se retire de la fenêtre.*

SCÈNE 2

*Une cellule de prison.*

*Musgrave est debout, immobile, regardant au loin, tournant le dos à la salle. Attercliffe soupire et s'assied par terre.*

ATTERCLIFFE :

Asseyez-vous, Sergent, et reposez-vous. C'est tout ce qui reste à faire... Allez, asseyez-vous... Bon, restez debout, que le diable vous emporte ! C'est vos jambes, pas les miennes... Pour moi, c'est les mains qui comptent... les mains qui ont tué Sparky, et c'est ce qui m'a achevé, à la fin... Et c'est Sparky qui vous achèvera, vous aussi. Ah ! Bon Dieu ! pourquoi que j'me suis pas fait

marchand de légumes ! Ma femme m'aurait pas trompé, je serais jamais parti soldat... Sparky serait pas mort, et y aurait rien eu de tout ça... Allons, Sergent, parlez-moi. Je suis un pauvre vieux type, et j'ai rien d'autre à faire qu'à ruminer sur les événements. Notre belle croisade, elle finit en morceaux. Sergent, parlez-moi.

*Musgrave reste immobile. Un silence. Entre Mrs Hitchcock portant un verre.*

MRS HITCHCOCK, à Musgrave :

C'est du Porto, avec une goutte de citron. Je prends souvent ça, le matin. C'est bon pour mes douleurs. Je vais le porter à vos lèvres. Avec vos bracelets de fer, ça doit pas être commode pour boire...

MUSGRAVE, sans la regarder :

Donnez ça au soldat... je n'en veux pas.

MRS HITCHCOCK :

Je lui donnerai le reste... Prenez-en une gorgée. (*Musgrave fait « non » de la tête.*) Très bien, très bien, comme vous voulez.

*Elle s'approche d'Attercliffe et le fait boire.*

ATTERCLIFFE :

Je vous remercie beaucoup, Madame.

MRS HITCHCOCK :

Et cette fois c'est plus la Reine qui vous l'offre, c'est moi.

MUSGRAVE :

L'Ordre et les Nombres. Selon la Logique. Pendant des mois, j'avais tout calculé. (*Il se retourne vers Mrs Hitchcock.*) Et tout a cassé. Pourquoi ?

MRS HITCHCOCK :

C'est la morale de l'histoire. Demandez à Annie.

MUSGRAVE, furieux :

Sa mort est un accident ! Un simple accident ! Ça n'a rien à voir avec...

ATTERCLIFFE :

Si, Bon Dieu, ça a à voir.

MRS HITCHCOCK :

Sparky était le chahuteur de la bande, hein ? Avec ses tours de cartes, et ses boniments. Vous m'avez demandé de vous faire confiance... (*Sa voix se charge de colère et d'émotion.*) C'était un tout jeune garçon, que Dieu ait son âme. Pourquoi l'avez-vous tué, maudit escogriffe ?

ATTERCLIFFE :

C'est pas lui qui l'a fait.

MRS HITCHCOCK :

Si, c'est lui, c'est lui ! Et il va le payer de sa vie.

MUSGRAVE :

Qu'est-ce qui vous prend, femme ?

MRS HITCHCOCK :

Tout de travers. Vous avez tout fait de travers, j'aurais pu vous le dire hier soir, si j'avais su...

La fin du monde... Et vous l'imaginiez comme une parade, réglée par vous ! Vous, et votre folie de puissance.

MUSGRAVE, *très agité* :

Ne parlez pas comme ça. Vous parlez de mon devoir. L'ordre et la discipline : c'est la seule direction que je connais. Ne comprenez-vous pas ?

Mrs HITCHCOCK :

Tout ce que je vois, moi, c'est cette canaille de Joë dansant la farandole au milieu des Dragons ! Il est temps que vous appreniez la vie, Sergent ! Ecoutez : hier soir vous avez parlé de l'anarchie, comment on tombe dans l'anarchie, comment elle détruit la vie et l'amour, et tout ça... C'est bien vrai ?

MUSGRAVE :

Continuez !

Mrs HITCHCOCK :

Eh bien, servez-vous de votre Logique, si vous pouvez. Regardez les choses d'un autre œil : nous sommes là, nous avons la vie et l'amour. Là-dessus, vous arrivez et vous commencez à tout embrouiller, alors qu'on ne vous demandait rien. Ainsi, c'est tout le contraire de ce que vous dites... Mais c'est quand même l'anarchie, non ? Voilà votre travail !

MUSGRAVE :

Ne me dites pas que dans cette ville il y avait vie et amour.

Mrs HITCHCOCK :

Si, justement. Il y avait aussi des hommes affamés — qui se battaient pour nourrir leurs enfants. Mais vous avez apporté ici un autre genre de guerre.

MUSGRAVE :

Je voulais les guérir de la guerre.

ATTERCLIFFE :

En appliquant ses règles, oui, et c'est ça votre faute. On ne soigne pas la vérole en couchant avec des putains. Sparky est mort à cause de votre sacrée logique. Et l'autre aussi.

MUSGRAVE :

Ce n'est pas vrai. (*Il leur jette un regard suppliant.*) Ce n'est pas vrai. Dieu était avec moi... Dieu !... (*Il pousse un gémissement d'animal désespéré, une sorte de sanglot sec, qui se brise brusquement.*) Et ils dansent tous, ils dansent tous, dehors.

Mrs HITCHCOCK :

Ils ne danseront pas longtemps ! Et c'est pas une danse de joie. Ils ont faim. Ils n'ont pas de temps à perdre avec vous. Un jour, ils auront du pain, et les Dragons seront partis, et ils se souviendront...

MUSGRAVE, *secouant la tête* :

Non.

Mrs HITCHCOCK :

On peut toujours espérer, hein ?

*Elle approche le verre de porto des lèvres de*

*Musgrave. Cette fois, il l'accepte et boit. Puis il demeure silencieux.*

*ATTERCLIFFE, mélancolique mais apaisé :*

Ce Sparky ! Sacré gosse ! Il croyait qu'il était le seul de la chambrée à savoir chanter. Eh bien, non. Il y en a d'autres qui savent chanter, quand il n'est pas là. Ecoutez un peu...

*Il chante :*

J'ai cueilli la rose, au bord de la rivière  
L'ai donnée à ma bien-aimée  
Et je suis parti au-delà des mers  
Ses beaux yeux n'ont pas pleuré.

Quand je suis rentré, joyeux comme un oiseau,  
J'ai cherché ma belle du bas jusqu'en haut.  
L'ai trouvée enfin, au fond de la maison  
Avait la serviette autour du menton.

Elle était en train de dîner. Juste à propos.

*Il chante :*

Que mangez-vous la belle ?  
Du rôti ? du poisson ?  
Non, non, répondit-elle  
Une pomme de saison.

Je lui ai demandé d'où elle avait cette pomme,  
et, ici bon Dieu, l'air de la romance change un peu. Ecoutez ce qu'elle m'a dit :

*Il chante, sur un autre ton :*

La rose que tu m'as donnée  
Est déjà morte et desséchée,  
Celui qui m'a donné le fruit

Sera mon amant préféré.  
Car dans la pomme y a une graine  
Dans cette graine y a la vie  
Il y a des arbres, il y a des fruits  
Pour toujours, pour toujours  
Et pour toute la vie.

Ils vont nous pendre à la plus haute branche  
d'un pommier, Sergent. Vous croyez que ça  
deviendra un beau verger ?